

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 74 Janvier – février 2021

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait de « Les Saintongeais font de la résistance »
(Nouvelles éditions Bordessoules)

Dans ce numéro, nous vous offrons un cours d'économie politique, en vous expliquant, en matière électorale, ce qu'est la « représentation proportionnelle ». Et quand c'est un bègue qui vous donne la leçon, par la voix de Goulebenéze, c'est jubilatoire (page 5). À propos de Goulebenéze, nous vous racontons une histoire qui s'est déroulée quand il était *in jhène biton*, au temps où il fréquentait les drôlesses de son âge. Et pour les Angoumoisins nostalgiques du circuit des remparts, annulé cette année à cause du covid, il a écrit une chanson (page 23).

Dans ce numéro, il sera aussi beaucoup question « des sots ». Le mot « sot » a, en saintongeais, plusieurs significations, cela dépend souvent de l'intonation, de la façon de le prononcer : cela va du simple d'esprit, pas dangereux, au « chéti », qui ne comprend pas ceux qui ont une opinion différente de la sienne et qui est prêt à tuer pour cette raison.

Jean-Jacques Bonnin nous a raconté ses souvenirs de jeunesse, au temps où il préparait, dans une école religieuse, sa communion solennelle : cela devrait rappeler des souvenirs à ceux de sa génération. Nous annonçons également la naissance d'un nouveau groupe folklorique : Éloises de Nancras. Et Jean-Bernard Papi nous offre le début d'un « thriller » charentais. Sans oublier le Kétoukolé.

Bonne lecture. Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Et bonnes fêtes de la *Naû* et du Nouvel an. Soyez prudents.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

		Pages
Noël 1952	Zoë Lebengue	3
Jheannot	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	4
La représentation proportionnelle racontée par un bègue Vidéo	Goulebenéze	5
Éloises de Nancras		6
Pieux souvenirs	Jean-Jacques Bonnin	7
Lettre à ma petite fille	Guy Nicolle	11
Le patois saintongeais	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	11
Les histouères à Pierre Dumousseau		12
Les patoisants d'aneut : Dominique Porcheron Vidéos		12
L'affaire Marcus (première partie)	Jean-Bernard Papi	13
A propos de la villa d'Ausone	Jean-Louis Hillairet	18
Le coin des fines goules : le Side-car	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	18
Les frasques du Sieur P ...	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	19
Expressions du patois saintongeais : o-l'ét ine tête de sot	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	22
Le circuit des remparts d'Angoulême	Goulebenéze	23
Un peu de vocabulaire	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	24
Kétoukolé	Joël Lamiraud	25
Un livre à vous conseiller	Michelle Peyssonneaux	26
Elle est belle, ma ville, la nuit	Cécile Négret	27
Babeluches et beumuzons		27

Cinquantième numéro du Boutillon internet

C'est le 30 novembre 2012 que parut, sous le numéro 25, le premier numéro internet du Boutillon. Pourquoi le numéro 25 ? Parce qu'il prenait, à l'époque, la suite d'un fascicule de quatre pages édité en faveur des adhérents de l'Association des amis du musée de la mérine à Saint-Césaire.

Ce numéro 74 est donc le cinquantième sous cette formule internet. Il faut dire que l'évolution fut très rapide. Trois ans après le premier numéro, en 2015, le Comité de rédaction a été modifié et allégé. Charly Grenon, que j'appelle « la mémoire de la Saintonge », est arrivé pour donner des conseils et pour écrire des articles. Notre webmaster Benjamin a mis en place un site internet, dont il a fallu augmenter la capacité à plusieurs reprises, et a créé une page Facebook. De nouveaux collaborateurs sont venus, comme Jean-Claude Lucazeau, dont nous maintenons le dessin de première page, Jean-Bernard Papi, Pierre Dumousseau, Francis Bouchereau, Cécile Négret, Jean-Jacques Bonnin etc.

De nombreux lecteurs se sont montrés intéressés, dans toute la France et à l'étranger, et nous avons à plusieurs reprises dépassé les 50 000 visiteurs. Il faut dire que le Boutillon est associé à la plupart des pages Facebook consacrées à la culture des deux Charentes et du Poitou, et le partage se fait sur une grande échelle.

En 2017, notre journal fut récompensé par l'Académie de Saintonge, qui lui attribua le prix Madeleine Labruyère. Nous en sommes très fiers, bien que cette récompense ait « fâché » une poignée de personnes, jalouses de notre succès : on ne changera pas la nature humaine, et cela n'entame pas notre détermination.

Notre journal continue. Jusqu'à quand ? *Jh'en savons d' reun*. Comme dit Goulebenéze dans une de ses chansons, « o deûrat tant qu'o peurat ! ».

Pierre Péronneau (Maït' Piàrre)

Noël 1952 Zoé Lebengue

La *bûche de Nau* flambe dans la cheminée et chauffe la place. Ils sont assis tous les deux près des flammes. Ils sont seuls, en ce soir de Noël. Les enfants n'ont pas pu venir. Et les voisins restent entre eux, avec leur famille, ce qui est bien dommage. Les veillées d'autrefois, où l'on se réunissait pour raconter des histoires, puis *manjher ine goulée et bouère in cot*, c'est bien fini.

Le fils est militaire en Allemagne, dans le quartier français de Berlin. Il n'a pas eu de permission, mais a promis de venir à Pâques, avec sa fiancée. Une fiancée allemande, que l'armée française utilise comme interprète. Ils ont décidé de se marier au village.

- *Jh'avont entendu thièl' accent al'mand pendant maî d' quate ân-nées, dit-il, et i va nous am'né ine teutonne.*

- *T'en fais pâ, répond-t-elle, jh' peux acertainé qu' ton fi a fet l' bon choix. Et a cause français, alors jh' veux pâ qu' tu séyisse bouqué !*

Quant à la fille, elle vit à Paris avec son mari et ses enfants jumeaux, un garçon et une fille. Des enfants qui sont heureux quand ils se retrouvent chez les grands parents : se promener dans les vignes avec le grand-père, aller chercher, avec la grand-mère, les œufs frais qu'on est tout heureux de manger à la coque, avec des mouillettes. Eux aussi ont prévu de venir à Pâques. Un vrai bonheur, de penser que toute la famille sera réunie pour ces vacances.

Mais pour Noël, ils ne sont que tous les deux. Il a bourré sa pipe et commence à l'allumer en prenant une braise avec la pincette.

- *Ah ! Pipochou ! dit-elle. Tu peux pas t'en passer, de thièle pipe ?*

- *Elle m'a tellement manqué pendant la guerre, quant jh' trouvions pu d' tabat. Jhe supais ma pipe, mais o-l'avet reun dedans ! Asteur jh'en peurfite.*

Pendant ce temps, elle creuse deux belles pommes, pour enlever les pépins. Cela ressemble au cratère d'un volcan. Elle y mettra un peu de confiture de groseille, les enrobera dans de la pâte qu'elle a pétrie, et les posera dans la cheminée, près du feu, pour qu'elles cuisent. Elle dit *qu'o-l'ét des pomes en ch'mise*. Ce sera leur dessert.

Car, même s'ils ne sont que tous les deux, elle a préparé un repas de fête. Il y a la soupe, qui chauffe sur la cuisinière. Pour lui, c'est une tradition, été comme hiver, midi ou soir, il lui faut sa soupe. Et sa godaille.

- *Jh' seût in soupier, a-t-il l'habitude de dire en riant.*

Ensuite, il a ouvert une douzaine d'huîtres, qu'ils mangeront avec des saucisses qui *grâlant* sur la braise. Des saucisses du *goret* (en parlant peur *raspet*) qu'i-l'avant tué l' mois dornier.

Et dans le four de la cuisinière, cuit un beau poulet de la basse-cour, qu'elle a tué le matin. Elle l'a farci avec de la chair à saucisses, de la mie de pain et de l'ail, et l'a entouré de pommes de terre. Quand elle ouvre le four pour arroser la bête, o-l' essème dans toute la piace, une odeur à vous graisser les balots ! Un régal !

- *Jh' manjh'ront pâ tout, dit-elle. Jh'en aront peur demain !*

Il a sorti une bouteille de vin, du vin de sa vigne qui court à flanc de coteau, qui ne gèle jamais, qu'il bichonne toute l'année et qui donne un liquide vigoureux.

Elle regarde *soun houme* avec tendresse. Il est encore *agrâlant*, se dit-elle, après plus de cinquante ans de mariage. *Et jh' nous aimons coume au peurmier jhôr. Jh'en qu'neût pâ qui seyissiant pu hûreux qu' nous aûte deux !*

Jheannot

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

J'avais écrit ce texte en 2011, il figure dans l'ouvrage « L'air du pays », paru aux éditions du Croît vif, en collaboration avec Charly Grenon, Jacques-Edmond Machefert et Jean-Claude Lucazeau. Je l'ai légèrement modifié. Je le dédie aux enseignants du primaire, du collège et du lycée, qui tentent de faire leur travail le mieux possible, et qui sont de plus en plus souvent soumis à des violences intolérables, qui peuvent même entraîner la mort.

- O faut que jh' te zou dize comb' de fouès, Jheannot ? Tu vâ éte en r'tard ! Pate ton jhilet, mét ton sarrau ! Et o fait frét dhiors, o-l'a neijhé thiète neût, mét ton bounet, tés mitaine et tés socque. As-tu fini ton café au lait ? Et monte-me ta goule, que jh' vouèye si a-l'été prope !

A trempit in coin de son d'avantau dans le siâ d'ève su l'éyier, peur li déjhobré la goule. Et a-l'ajhoutit in p'tit de sent-à-bon su sés jhote.

- Asteur, t'es présentabye, qu'a dit à son fi.

O l'été coum' thieû que l' Jheannot s'éboujhit peur alé-t-à l'école. O fazét encouère nèg', jh'étiot en décemb', jhuste avant les fêtes de Naû, et o s'ret bintout la nouvelle ân-née, l'année 1950, jh'étiot au mitan dau sièc'.

O l'été-in bon drôle, Jheannot. I fét point partie de thielé-la thyi renardant et thyi dounant à leûs père et mère maï de peine qu'in cent d'oueille. Il ét jhamais en r'tard en kiasse, et o l'été poin-in lambinoux. La maïtress' ét fière de li. A-l'avet dit à sés parents qu'a-l'alet le peursenter à l'examen de passajhe en sixième peur alé au collèjhe en Saintes, et i l'étiot consents.

Jheannot zou vlet beun, li-tou. Pu tard, il aim'ret-éte mét'cin, ou vétérinaire, et peur thieû o foulet alé aux écoles ! Mais c' qui l'enneuyét le maï, o l'été d'été pensiounnaire toute la s'maine en Saintes, coume dan-ine prison. Il alet parde sa libarté, li qu'aime tant galopé le long des palisses, le jheudi, quant il a fini ses d'vouèrs, ou pigouillé le batiâ su la Seugne. O l'été son grand-père qui li at-appris coument m'ner in batiâ avec ine parche, et coument tend' les bourgnes peur atrapé dau pouésson.

Mais en Saintes o s'rait-t-ine aût' monde, ine nouvelle aventure, la ville, de nouviâs émits. O zi fazet in peu poûr.

- Tâ la chance que jh'ait jhamai-t-éyue, li avet dit son grand-père. Moué, jh'ait dû arété l'école à 12 ans, amprès le çartificat d'études. Més parents étiant pas riche, et o foulet que jhe raste à la ferme peur ajhidé. Et peurtant jh'arit bin aimé, jh' veulit êt' estituteur ! O faut pâ qu' t'hézite, Jheannot ! Et tu r'vinrat au villajhe le dimanche, et peur les vacances. Et tu m' racont'rat coument o s' passe au collèjhe !

Jheannot continue son routin jhusqu'à l'école. En ch'min, i r'troue Paul et Louise, lés drôle dau boulanjher, et ensemb' i-l'arrivant dans la cour de récréation. Lés grand sont déjhà là, i metant dau grous bois dans l' poêle. Et la maïtress' arrive. O l'été-t-ine femme pas bin grande, pas bin groûsse, mais qu'at d' l'autorité et qui se fet respecté.

Et de l'autorité o n'en faut, peur s'othyupé d'ine kiâsse unique. A-l'at lés p'tit qu'apeurnant à lire et écrire, lés moyen, et lés grand de 14 ans qui préparant le çartificat d'études.

Jheannot a 11 ans, i-l'été dan lés moyen. Quant la maïtress' espyique aux grand lés l'sson peur leûs examen, i-l'écoute, i n'en peurfite. Et quant a s'othyupe des p'tits, a li d'mande de l'ajhidé. Lés aûte drôle n'en sont pâ jhaloux, i savent que Jheannot ét pas fiéroux et qu'à la récréation i jhoue avec zeux.

À l'école, tous lés drôle sont mélanjhé, lés riches et lés paûve, lés parpaillot, lés papaux et thielés-là thyi créyant en reun, i s' queneûssant teurtout et avant lés minme jeux. La r'lijhion, i n'en causant pâ. O-l'at minme quat' drôle que lés parent sont musulman, mais les aute drôle savant pâ c' qu'o veut dire : i sont coume zeux, i-l'écoutant la maïtress' et la respectant, i-l'apeurnant lés l'sson, et pendant la récréation, oub' lés jheudi, dans l' villajhe, i jhouant coume zeux. Leûs parent participant à la vie dau villajhe, sauf au moument d' la thieuzine de goret.

O-l'at dés parent qu'avant dit qu' Jheannot étét le « chouchou » de la maïtress', mais o-l'été pâ vrai, et quant o va pâ pianjh'ement i-l' ét puni, coum' lés aûte. Lés punition, o-l'été dés pajhe à r'copier, et à thielé-là qui v'lant pas comprend' a-l' hézite pas à leûs tiré lés oumerole, ou à leûs douné dés aviremouche. Et lés drôle s'en vantant pas, dés fouès qu' lés parent n'en feriant outant !

En kiasse o foulait causé français, et o-l'été pas ézit peur la maïtress' d'espyiqué thieû aux drôle. L'aut' jhôr, a fazet vouère su in liv' l'imajhe d'ine animau.

- Quel est cet animal domestique ?

- Ine bique, répounit René.

- Non, René, c'est une chèvre. N'oublie pas, une chèvre ! Et celui-là ?

- In goret, qu'o répounit Michel.

- Je sais, Michel, que chez toi on fait la cuisine de goret, mais en réalité c'est un cochon.

Mais a trouvé b' deumajhe d'abandonné thieû langajhe qu'a trouvé bin pu riche que le français. A le compeurnet, sés père et mère étiant des pézants, coume thielés-là de quaillement tous les drôle de la kiâsse, et quant a r'cevet dés parent, o l'arivet qu'a cause coume zeux. Et à la récréation, a laissét lés drôle et lés drôlesse causé patouès. A lés écoutet minme avec tendresse.

Mais en kiâsse, a-l'avet r'çu dés instructions de l'Académie, o foulait causé que français. O l'été p'têt c' qu'été le pu difficile peur lés drôle. Et Jheannot zou savet, pac' que cheû l' monde de la ville, au collèjhe, i veuliant pas entend' in mot de patouès. La maïtress' li avait dit :

- A Saintes, au collège, tu ne parleras que français, sinon les autres se moqueront de toi. Mais garde dans ta mémoire le patois, c'est le langage de nos anciens. Il ne faut pas qu'il se perde !

Maintenant, Jeannot a fait sa vie. Il est devenu Monsieur Jean. Il a fait vétérinaire, comme il le voulait. Mais pas en ville, à la campagne *peur souégnier l' bétiaire dés pézants*. Il est un gars de la terre.

Mais il garde toujours en mémoire la classe unique, le tableau noir, et son institutrice. Il l'a revue plusieurs fois, pour lui témoigner sa reconnaissance : elle lui a appris l'essentiel des choses qu'il faut savoir dans la vie. Tout ce qu'il a étudié par la suite ne constituait qu'un approfondissement de ces connaissances de base. Elle lui a enseigné les notions de tolérance et de respect, et il s'en est servi pendant toute son activité professionnelle. Lorsqu'elle est décédée, il y a dix ans de cela, il est venu à son enterrement pour lui rendre un dernier hommage.

Il se pose la question de savoir comment elle aurait réagi, si elle avait été confrontée aux problèmes actuels, avec certains élèves et leurs parents violents et irrespectueux, pour lesquels la notion de laïcité n'a aucun sens. La religion est la pire des choses lorsqu'elle débouche sur l'intolérance et l'obscurantisme. Elle entraîne même la mort.

Il pense également à ce langage que parlaient *lés jhens de thieulong* : le patois saintongeais. Ce langage, il l'a vu s'appauvrir il a suffi d'un demi-siècle. Il se souvient de ce que lui a dit sa maitresse lorsqu'il quitta l'école pour le collège.

Et il se demande : *qu'ai-jhi fet peur pâ qu'i s' parde nout' patouès ?*

Reun !

Pate ton jhilet : boutonne ton gilet

Sarrau : tablier (d'écolier ...)

Devanteau : tablier que portent les femmes

pour ne pas salir leur robe (Musset)

Ève : eau

Déjhobré : débarbouiller

Sent-à-bon : parfum

Jhotes : joues

Renardé : faire l'école

buissonnière

Naû : Noël

Consent : d'accord

Parpillots : protestants

Papaux : catholiques

Oumerole : oreille

Aviremouche : gifle

La Représentation proportionnelle racontée et espiquée prr' in bègue Goulebenéze

Le Piron du 11 décembre 1921

Œuvres complètes 1931

Goulebenéze, le Charentais par excellence (Croît vif) page 647

Cliquez pour entendre Goulebenéze : [Représentation proportionnelle](#)

Jh'ai d'mandé au au au... député, c' qu'o l'était que que que la r'présentation pro pro pro porportionnelle : l i i m'a dit, mon boun émit, qui dit, o l'est pas cou cou... o l'est pas coumode à vous zou espiqué : o o faurait deux deux jhours et deux neuts et et encouère, vous zou compreniez pas !

O y a la r'présentation des mi mi, des minorités ... thieu veut dire que thiau-lâ qu'a qu'a l' moins d' voix, eh eh beun il est élu ! Tan tan tandis que thiau-lâ qui n'en-n'a l' mais, eh eh beun il est battut !

A a après o y a le pa pa le panaché. Thieu veut dire que thiau-lâ qui paye à bouère a mais d' chances que l'aute. Cou cou coum' n'on bouet d' la bière et et et d' la limounade, o o o l'est prr' thieu qu'i zou app'lant le pa pa le panaché !

A a après o y a le quo quo le quotient, qui qui qui l'app'lant thieu. O o o l'est la soume, qui r'vint à cha-quin de de thièllé-lâ qui sont élu ! O o o l'est pas gue gue groû groû, si vous v'lez, mais enfin soixante mille francs o o o l'est teurjhon bon à pren're et o vaut encouèr' meux que reun !

A a après o y a les restes : thié thié thièllé-lâ, o l'est les can can, les candidats, qui restant su su su l' carreau... o o o l'est pas ce qui leu fait l' mais d' piasit ! Les can can, les candidats se présentant au scru, scrutin d' lisse... Les Ré Ré, les Républicains avant in candidat, les Ba Ba, les Badinguet n'en avant in aute, les So So les Socialiss' en avant in aut', les Co Co, les Communiss' en avant in aut ! O o o o fait que cou cou coum' thieu... tout l' monde est foutu d'dans ! O o o l'est pas difficile à comprendre.

Et à des temps les Ra Ra les Radicaux se dé dé se débâtant su les So su les Socialiss', les So So les Socialiss se débâtant su les Radicaux, o fait in' foutue salade !

A a après i s'en allant à à à Paris, i montant dans dans des auto moubiles, avec des drôlesses, i fumant des cigares qui sont groû groû groû coum' des trançons, et et et et moi jhe fum' dau tabac à 50 sous !

Eh eh eh beun mais... eh eh eh, vouèlà, vouèlà, vouèlà !!!

Éloises de Nancras

Un nouveau venu dans le paysage du folklore saintongeais, et c'est une bonne nouvelle. Voici le groupe « Éloises de Nancras ». Pour thiéls-là thyi zou savant pâ, ine éloise o-l'êt un éclair (d'orage).



Nous avons l'immense plaisir d'annoncer à tous nos amis, la naissance d'un nouveau groupe dans la grande famille du Folklore : « Éloises de Nancras » a vu le jour le 23 août dernier. C'est un beau bébé de 25 unités ; il a 11 marraines et 12 parrains qui se dévouent pour l'aider à grandir dans un bon esprit de partage et de donner le meilleur de lui dans le folklore.

Pour fêter cet événement, les deux mamans d'« Éloises », Karine Machefert et Natacha Gaudin ont décidé d'organiser son baptême, ce dimanche 20 septembre 2020.

C'est sous un soleil magnifique qu'« Éloises de Nancras » a accueilli une partie de ses amis : Les Déjhouqués, Les Batégails, Les Martrèches, les Ballérits, La Ronde des Fins Bois de Charente, Les Amis du Vieux Poitou, Aunis Saintonge et notre président de la FAPSGAM * qui nous a honoré de sa présence et d'un discours encourageant pour le bébé. Il y avait, également, 2 amis patoisants saintongeais, La Mounette et Goul'de V'Lours et quelques autres amis qui nous suivent depuis longtemps et qui participent à la layette du bébé, pas encore tout à fait prête !!

Pour finir, « Éloises de Nancras » remercie tout particulièrement Monsieur Le Maire de Nancras et son épouse qui nous ont accompagnés tout au long de cette journée ainsi que M^{me} La Conseillère Départementale M^{me} Seguin qui a tenu quelques mots attentionnés à l'égard du bébé.

Après les discours de nos 3 personnalités et de la Présidente Natacha Gaudin, les 6 musiciens d'« Éloises » ont joué une petite aubade en son honneur. Ensuite la municipalité de Nancras a offert le pot de l'amitié. Les mamans, Karine et Natacha ont coupé la galette charentaise dans la tradition du baptême. Cette joyeuse troupe a ensuite partagé un pique-nique dans la joie de tous se retrouver.

Cette journée s'est poursuivie par un cortège jusqu'au au lavoir de Nancras afin de réaliser la photo officielle d'« Éloises. »



***** A préciser que cette journée a été réalisée dans les conditions sanitaires obligatoires : accueil des invités avec le gel hydro alcoolique, port du masque obligatoire quand les distances ne pouvaient pas être respectées. *****

Nous espérons vous rencontrer prochainement. Dans l'attente, nous vous tiendrons au courant de l'évolution d'« Éloises de Nancras » via le site de la commune.

Page Facebook : <https://www.facebook.com/eloises.denancras.7>



Pieux souvenirs Jean-Jacques Bonnin

Ma grand-mère était une fervente catholique, comme cela était fréquent à l'époque ; elle entretenait une correspondance avec des prêtres, leur demandant des conseils qui ne s'avèrent d'ailleurs pas toujours très judicieux. Elle avait une cousine éloignée, moniale dominicaine à Paray le Monial, où s'illustra la célèbre visionnaire Marguerite Marie Alacoque, (défense de rire) et qui était la gloire spirituelle de la famille.

Son fils (mon oncle) avait été séminariste, mais au moment de prononcer ses vœux, il n'avait pu se décider à sauter le pas et avait entrepris une carrière dans l'armée.

Il est cependant resté très croyant toute son existence, et garda des liens avec ses camarades de séminaire, quelque peu ambigus du temps de leur jeunesse, si j'en juge par les courriers que j'ai retrouvés dans le grenier et les allusions qui se faisaient parfois à « bas bruit » dans la famille.

Bien que ma grand-mère ait fait couper court aux relations que ma tante avait nouées, dans ses jeunes années, avec un jeune homme, sous prétexte qu'il était juif (fi ! un déicide !), elle eut cependant pendant l'occupation une attitude très digne à propos de la persécution des juifs.

Lorsque j'eus 4 ans, on m'inscrivit au « jardin d'enfant » (mettre les lèvres en avant, en cul de poule, et prononcer : jordin d'onfon en « chanfroisant », comme ça se fait dans la bonne société) dans un établissement confessionnel mené de main de maître par une demoiselle, une grande femme sèche, non dépourvue d'élégance malgré sa longue et sinistre robe noire, le cou souligné d'une bande de gros grain blanc (son « collier de chien » selon une irrévérencieuse appellation), symbole ostentatoire de virginité.

En plus des activités propres aux écoles maternelles, nous étions soumis à des exercices religieux fréquents : messes, prières en début et fin des demi-journées d'activité, séances d'instruction religieuses etc.

C'est là que j'ai commencé à me faire remarquer à mon désavantage : ces cours étaient donnés soit par des institutrices ou surveillantes, soit par la directrice elle-même ; et parfois les versions des histoires légendaires que l'on nous contait variaient par quelques détails. Déjà maniaque de l'ordre et de l'exactitude, je ne manquais pas de relever ces détails :

- Vous dites ceci, et pourtant la dernière fois, Mlle X a dit cela.

Ce qui me fit attribuer l'épithète de « petit raisonneur » et la réputation d'avoir la tête dure.

Un matin, alors que nous sortions en récréation je vis deux élèves de ma classe (de CP ou SE ?) se précipiter vers la maîtresse et lui adresser la parole avec véhémence. J'ai noté ce détail après coup !

Telles Jehanne la Bonne Lorraine, elles avaient sans doute entendu un appel surnaturel, car la maîtresse s'est alors adressée à moi en me parlant sévèrement, et me rapportant que les deux mignonnes lui avaient déclaré m'avoir entendu prononcer les « cinq lettres » ! Horreur !

Evidemment je me défendis comme un beau diable (attitude imprudente dans un établissement confessionnel). Je fus donc accusé au surplus de mensonge, deux témoignages accablants anéantissant ma piètre défense.

Or, cette accusation était absolument fautive, étant donné qu'à cette époque, je faisais, comme je pense beaucoup d'enfants au même âge, une crise de pudeur et de politesse excessive. Témoin cette chanson de Georges Brassens qui a vécu sans doute le même phénomène :

Le Pornographe du Phonographe (1958 Philips).

Lorsque j'étais petit marmot,

J'avais la phobie des gros mots

Et si j'pensais merde tout bas,

Je ne le disais pas,

Mais....., maintenant que mon gagne pain

C'est d'parler comme un turlupin,

Je ne pense plus merde, pardî,

Mais je le dis.

Bien sûr, il m'est arrivé depuis de parler comme un turlupin, et qui sait, peut être même pire ! Mais à cette époque, on m'aurait fait rentrer dans un trou de souris plutôt que de me faire prononcer quelque épithète malsonnante.

Menteur, malpoli, deux motifs de punition, à genoux sur un banc, les bras croisés, le temps de la récréation, sous réserve d'aggravation après rapport à la directrice et réception en fanfare à la maison si l'incident était rapporté à mon auguste famille. J'étais évidemment furieux et honteux, humilié.

Je me suis souvenu des leçons d'instruction religieuse, où l'on nous apprenait que, lorsque l'on avait un souhait honorable à faire, adresser au « ciel » de ferventes prières, demander un miracle, permettait d'être exhaussé. Je me concentrais alors dans une fervente prière, une profonde méditation, implorant le ciel de me rendre simplement justice, et que l'on reconnaisse la fausseté de cette accusation dictée par une certaine animosité de ces demoiselles envers les garçons, minoritaires dans l'établissement..

De profundis, clamavi ad te, Domine exaudi vocem meam !

Et encore plus pathétique :

Eli, Eli, lama sabachtani !

Enfin, la même chose en français...

J'espérais de tout mon cœur qu'à la fin de la récréation la maîtresse, (à défaut d'un ange à l'épée flamboyante) touchée par la grâce et l'esprit divin viendrait me demander pardon pour m'avoir puni et confondrait les délatrices. Hélas, il ne s'est rien passé de tout ça, j'ai simplement renforcé ma réputation de petit raisonneur, ayant aggravé mon cas en me révélant menteur et mal élevé. J'étais à l'époque de santé un peu fragile, et cette contrariété me provoqua une crise d'asthme assez sévère.

J'avais bien sûr naïvement surestimé les possibilités d'une intervention surnaturelle. Ça n'arrive pas tous les jours et à n'importe qui, ce genre de miracle, il faut avoir des dispositions ! Ma croyance dans les miracles et les interventions divines fut fortement ébranlée et par la suite, on me raconta en vain toutes sortes de récits merveilleux d'apparitions, de guérisons miraculeuses et autres prodiges. Mais bien qu'ayant des scrupules à mettre en doute « l'honnêteté intellectuelle » et le sérieux des personnes que l'on nous présentait comme détenant savoir et autorité, je ne me sentais plus concerné, je n'y ajoutais plus beaucoup foi.

Une partie du programme consistait à nous persuader des dangers que représentent les hérétiques, mécréants et surtout les païens et les idolâtres.

Les païens ! L'horreur absolue, l'abomination de la désolation : « *Entendez-vous dans nos campagnes, mugir ces féroces païens !* ». Adorateurs d'idoles, de surcroît !

Une autre partie du programme était consacrée à l'enfance du Christ (pas l'oratorio de Berlioz) : un petit blondinet gentil, la tête ceinte d'une auréole, doux, charmant avec ses camarades, avec lesquels il partageait son goûter, etc.

Ce culte du Christ-enfant, je crois, persiste encore ; il y a quelques années, me promenant un dimanche matin au marché de la rue Mouffetard, j'avisais, s'apprêtant à entrer dans l'église saint Médard, une jeune dame bien mise, tenant par la main une petite fille fort élégante, et s'efforçant de dompter de l'autre main un jeune forcené qui criait, trépignait, pleurait. Et la bonne dame de s'exclamer : « Voyons, Gontran ? Enguerrand ? Amaury ? (je ne me souviens plus). Cessez immédiatement cette comédie ! Vous allez fâcher le petit Jésus ! » ...

Nous chantions également une chansonnette à la gloire du personnage :

« *Le petit Jésus s'en va à l'école*
En portant sa croix dessus son épaule
Quand il savait sa leçon (Tiens, il ne la savait donc pas toujours ? Pas si parfait que ça le mignard !)
On lui donnait des bonbons
Une pomme douce
Pour mettre à sa bouche
Un bouquet de fleurs
Pour mettre à son cœur.

Je trouvais cela très mièvre, et je me suis longtemps posé des questions sur ce culte : comment peut-on fantasmer sur un personnage que l'on considère quasiment comme vivant, dans une sorte de vie parallèle, alors que l'on a conté sa vie à l'âge adulte et sa fin tragique ? J'ai enfin compris : quand on est à la fois le père, le fils et le saint esprit, pourquoi ne pas être également le petit Jésus ?

Du jardin d'enfant, avec mes petites camarades (il y avait une majorité de filles), nous étions passés à l'apprentissage de la lecture et les exercices religieux devenaient plus sérieux : maintenant c'était le catéchisme, avec l'échéance de la première communion dite privée ; nous avions alors sept ans qui est, paraît-il, l'âge de raison (?).

Cette cérémonie se déroula un matin d'avril ou de mai, je ne sais plus, dans la chapelle de l'établissement où nous avons dû parfois assister à la messe (les locaux de l'établissement ayant été rachetés par les Domaines pour y installer l'Inspection Académique, il m'est arrivé de me retrouver dans cette fameuse chapelle qui abritait les services comptables).

Quelques jours avant la cérémonie, nous avons répété celle-ci : entrée, mise en place, défilé, génuflexions, debout, assis, à genoux etc., le tout au son du « clap » manœuvré énergiquement par la directrice, selon un code que nous avons dû apprendre.

Nous avons également été exercés à la déglutition correcte de l'hostie avec des pièces non consacrées, bien sûr. Il ne fallait pas commettre le sacrilège d'y mettre les dents : il fallait apprendre à avaler le bon dieu, mais sans le mâcher !

Il y eut également en mai, pour célébrer le mois dit « de Marie », une grande procession dans la cour de l'école avec repositoires, ostensoirs, habits brodés d'or pour chanter « *veni creator* » *.

Les jeunes catéchumènes suivaient le saint sacrement, les filles devant, les garçons derrière. Il avait fallu se procurer des contenants remplis de pétales de roses que nous devons semer le long de notre parcours. Nous tenions ces réceptacles devant nous, suspendus à notre cou par un beau ruban ; nous y puisions des poignées de pétales que nous jetions en l'air dans une geste plein de grâce. Spectacle touchant !

Ce jour là j'étais vêtu d'un costume marin qui m'avait été fourni par Myette, une jeune voisine et amie, un peu plus âgée que moi. Elle avait revêtu ce vêtement, probablement confectionné par sa mère avec les chiches moyens du bord, pour un spectacle donné au profit des prisonniers de guerre. Elle avait dansé la « matelote », seule sur la scène du théâtre (elle fit d'ailleurs une carrière de danseuse étoile !).

J'étais donc tout fier de mon costume : maillot à rayures, marinière à grand col soutaché de bleu, béret blanc à pompon rouge, culotte blanche à pont.

Au moment de l'élévation, tout le monde à genou, les mains enfouies dans le visage, en attitude de profonde méditation, il me vint une horrible envie de me moucher. Zut ! Pas de poche à la culotte à pont ! Pas de poche, pas de mouchoir ! Je jetais un coup d'œil furtif sur l'assemblée recueillie, et « nécessité l'ingénieuse me fournit une invention » (comme aurait dit la Fontaine).

Je vérifiais du même coup d'œil que la directrice, perchée sur le balcon durant la cérémonie était elle aussi plongée dans une méditation profonde, proche de l'extase mystique, le visage enfoui dans ses mains. Je saisis promptement une poignée de pétales, me mouchais discrètement puis repris ma position d'adorateur, le tout en quelques secondes. Sauvé ! Personne n'avait vu la manœuvre.

Je trouvais bien ces démonstration de foi un peu idolâtres, mais du moment que c'était le saint sacrement très chrétien, ça ne devait sans doute pas rentrer dans la catégorie « idolâtrie ». Comprenne qui pourra.

Puis la procession s'ébranla de nouveau au son de nos voies aigrettes, qui entonnaient cantiques et autres ave maria :

*....Je suis la madone qu'on prie à genou,
Qui sourit et pardonne,
Chez nous, chez nous*

Enfin la cérémonie prit fin et chacun retourna en sa chacunière profiter d'un sommeil réparateur.

Le lendemain, la rentrée effectuée et les prières rituelles récitées, les garçons lanceurs de pétales furent convoqués et menés chez la directrice. Nous nous attendions à des compliments pour notre sagesse et notre prestation exemplaire, notre zèle dans l'accomplissement de notre mission.

Erreur ! La mère d'une petite camarade était venue se plaindre à la directrice : cette jeune enfant, dans le désir de paraître belle et d'honorer dignement le seigneur avait étalé sa brune chevelure, qui descendait jusqu'au milieu de son dos. Pour moi, il y avait là péché d'orgueil, mais on ne me demanda pas mon avis.

Lorsque sa mère la voulut peigner le matin, ses cheveux tout emmêlés de pétales de rose formaient des nœuds vicieux impossibles à démêler, et qui arrachèrent plaintes et gémissements à la pauvre enfant. Nous fûmes rendus responsables de ce malheur, ayant, au dire de la péronnelle, jeté délibérément des pétales dans ses cheveux, dans une intention maléfique. Nous fûmes sévèrement grondés sans même avoir été invités à nous défendre ; et même menacés d'être présentés à monseigneur l'évêque qui résidait dans un immeuble voisin. J'avoue que cette menace ne m'avait pas impressionné outre mesure, tenant le dit évêque en piètre considération, car d'après ce qui se disait sous le manteau, dans des conversations que je n'aurais sans doute pas dû entendre, il s'agissait d'un collaborateur notoire.

Les petits camarades furent renvoyés en classe, mais la directrice me retint, ayant à s'entretenir en particulier avec moi :

- *Pendant l'élévation, pourquoi avez vous tourné le dos à l'autel ? (acte sacrilège !).*

Je tentais de lui expliquer les démêlés que j'avais eus avec mon nez et ses fuites. En vain, argument rejeté.

J'ajoutais alors pour ma défense que, comme nous l'avions appris en instruction religieuse, Dieu étant partout, peu importait que je l'honorasse dans une direction ou une autre.

- *Petit raisonneur !*

Affaire classée sans suite : le débarquement en Normandie, ayant eu lieu, les alertes incessantes, les bombardements, l'intensification des actions de la Résistance firent que par mesure de sécurité on nous envoya en vacances avec un mois d'avance.

Mais je ne comprenais pas comment la directrice, plongée dans son intense méditation, avait pu savoir que j'avais tourné le dos à l'autel. Comme je ne croyais déjà guère aux miracles, je ne vis qu'une solution qui n'était pas à son honneur, ce qui confirma mes doutes sur ce qu'il est convenu d'appeler l'honnêteté intellectuelle de ce personnage.

Ce fut un autre moment décisif dans mon état d'esprit à appréhender le fait religieux. Cela n'eut pas de conséquences immédiates, d'ailleurs l'aurais-je voulu, la pression familiale et du voisinage m'auraient forcé à accepter « la suite ».

Je passais encore une année dans cet établissement, recevais le sacrement de confirmation ; puis l'année scolaire suivante, je fus inscrit au lycée. À cette époque, certains lycées comportaient des classes de la 11^e (CP et SE), à la terminale.

Le jour de la rentrée, je reçus ma première leçon de tolérance et de laïcité. Notre maître venait de nous distribuer des cahiers, il nous demanda d'écrire notre nom sur la première ligne de la première page. Je fis comme il était de coutume dans le précédent établissement, écrire mon nom sur la deuxième ligne et les lettres MJJ sur la première. Le maître, circulant dans la classe en surveillant notre travail me demanda :

- *Pourquoi as-tu écrit MJJ, ce ne sont pas tes initiales ?*

Je lui expliquais (à ce grand ignorant !) que ça signifiait : Jésus Marie Joseph. Il m'expliqua alors très gentiment que dans cette école, tout le monde n'était pas forcément catholique et qu'il pourrait y avoir des élèves ayant une autre religion, ou pas de religion du tout ; je pourrais être choqué moi-même que quelqu'un affichât des signes d'une religion ou d'une croyance qui n'était pas la mienne. Je pris en même temps conscience que si des païens se trouvaient éventuellement parmi nous, ils ne m'avaient pas encore sauvagement agressé, le couteau entre les dents ...

J'étais toujours astreint à suivre, plus que jamais les séances de catéchisme afin de préparer ma première communion solennelle, la « vraie », la première n'étant qu'un hors d'œuvre mystique.

Les séances, menées par l'aumônier du Lycée, avaient lieu le soir après la classe ou le jeudi matin, me privant d'un temps précieux pour m'amuser, faire mes devoirs ou la grasse matinée. De plus il fallait apprendre par cœur les réponses du livre de « caté » de façon à les réciter au mot près, afin de passer le terrifiant examen, indispensable pour avoir droit d'approcher le saint sacrement.

De plus l'assistance à la messe du dimanche était obligatoire, tout manquement sans motif valable pouvait amener le fautif à redoubler son année de catéchisme ! La « carte de messe » qu'il fallait faire signer et tamponner par le desservant de l'église où l'on avait assisté au saint office confirmait la présence.

Au bout de deux ans de ce régime et après un examen passé avec brio (!), au cours duquel j'avais récité, comme mes petits camarades, des phrases et des mots auxquels je ne comprenais pas grand-chose (on ne nous demandait pas de comprendre mais de savoir : dans le décalogue, que signifie œuvre de chair ? Qu'est-ce ça veut dire, une vertu théologale, comment commet-on le péché de luxure, etc.). Autant de questions sans réponses.

Nous fîmes retraite dans la chapelle du Lycée.

Récitant prières, entonnant cantiques et ingurgitant de nombreux sermons, nous nous préparions au grand jour. Enfin, nous n'avons pas classe et les récréations étaient longues : il faut toujours voir le bon côté des choses.

Le dimanche matin, harnachés de pied en cap : costume croisé bleu, chemise blanche et cravate, brassard, médaille, missel, que sais-je encore, nous fîmes notre entrée solennelle, en rang par deux, les petits devant, les grands derrière aux accents d'un cantique chanté par une assistance émue.

L'office terminé, il n'était pas question que nous nous en tirions à si bon compte ! L'après midi il fallait repiquer aux vêpres, évidemment !

Heureusement, entre temps, après la distribution traditionnelle des images pieuses « souvenir de ma première communion », un repas copieux avait réuni les amis et la famille. Les occasions et les possibilités de faire bombance étaient encore rares et je me

souviens d'avoir léché, dans mon assiette, le reste de mayonnaise qui avait accompagné un délicieux merlu (arrosé d'un doigt de Chablis). Ce manque de dignité fut fort peu apprécié par certains membres de l'assistance.

J'avais bien sûr reçu des cadeaux mais crucifix, bénitiers, livres pieux, etc. n'avaient déclenché qu'un enthousiasme tout relatif.

L'année suivante il fallut remettre ça et renouveler cette cérémonie et, en conséquence, assister encore à une année de catéchisme. En plus des candidats au renouvellement de la communion, de grands dadais des « grandes classes » assistaient à ce qu'il était convenu de nommer le « catéchisme de persévérance ».

Je n'en avais pas fini pourtant avec les pieux exercices : bien que délivré de mes « obligations religieuses », le dimanche matin, les vieilles bigotes du voisinage venaient me cueillir au saut du lit, afin que je me rende à la chapelle du quartier y faire mes dévotions. J'appris plus tard que les bigotes en question avaient vécu pendant leur jeunesse des aventures quelque peu scabreuses ; mais c'est dans l'ordre des choses : quand le diable devient vieux, il se fait moine.

De surcroît il fallait, au moins à Pâques et pour les grandes fêtes, communier et auparavant se confesser sous peine de commettre un péché mortel !

Quelle corvée ! La ritournelle était toujours la même : prières oubliées, mensonges, colères, manquements à l'obligation de la messe dominicale, pensées impures (sans préciser lesquelles mais ça faisait bien dans le tableau), en omettant soigneusement de signaler des agissements ou des recherches moins innocentes, dont d'ailleurs, nous n'étions pas censés avoir connaissance.

Généralement, le confesseur, après avoir écouté avec une patience bienveillante et résignée le chapelet de méfaits et la récitation du confiteor, donnait son absolution, sa bénédiction et la pénitence.

- *Mon enfant, vous direz x pater et y ave...*

Un jour cependant je suis tombé sur un petit abbé teigneux qui m'a passé un sévère sermon, me reprochant sans aménité mes manquements à mes devoirs de chrétien, et nia nia nia et nia nia nia.

Avec sang-froid, j'ai écouté sa capucinade mais j'avais envie de lui chanter une chanson de Boris Vian alors très à la mode : « *On n'est pas là pour se faire engueuler...* ».

Je n'ai jamais remis les pieds dans un confessionnal : on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre !

J'ai éludé les invitations de mes complaisantes et insidieuses voisines en prétextant mon travail de classe, qui c'est vrai devenait plus important.

J'avais également découvert que certains de mes camarades de classe, appartenant à des familles protestantes, athées ou simplement mécréantes, d'horribles païens en somme, ne tuaient pas, ne volaient pas et leur amitié était égale et parfois meilleure que celle de catholiques dont j'eus parfois à souffrir des hypocrisies et des attitudes dédaigneuses voire méprisantes.

* *Les Canuts Aristide Bruant*



Lettre à ma petite fille Guy Nicolle



C'est toujours un plaisir d'accueillir un nouveau collaborateur au Boutillon. Voici Guy Nicolle, qui nous remet une lettre en patois qu'il a adressée à sa petite-fille qui demeure à La Réunion. Je le laisse se présenter :

« J'ai passé ma jeunesse à Montpellier de Médillan. Je suis retraité depuis plus de 20 ans. Après 26 mois en Algérie, quand je suis rentré j'ai travaillé au Nouvelles Galerie à Saintes puis à Marennnes. Je suis rentré aux Coop de Saintes en 1969 et j'y suis resté jusqu'à ma retraite. Je suis passé par les magasins de Châtellerault, La Rochelle Port neuf, Les Sables d'Olonne, Angoulême et La Couronne. Depuis, ma passion est le jardinage la salle de sport et la lecture ».

Angoulême le samedi 27 mars de l'an 2010

Lettre à ma Petite fille, 21 ans (à la Réunion)

Pisqu'ô mouille aneuth, jh'en profite pôr t'écrire cheuques lignes afin de te donner de mes nouvelles qui sont, ma foi, pas trop mauvaises.

Ô y at ben sûr cheuques rhumatistes mais a moun âghe ô lé normal.

Et pis tu sais jhe fais dau sport alors ô l'entretin ben la forme !!!

Jh'vas même danser des fois le dimanche. Y'a deux jhours jhetis chez ta tante Oudette en Normandie, tu la qu'neut ô lé chelle qui parle tout le temps. Sa goule forme pas mé qu'un chût de Canne. Ô lé pas loin, ô y at que cinq cents kilomètres, et quand jh'seus labas jh'seus qu'en mouétié route, ô faut que jh'eurvienne.

Jh'avis pas de cavaillaire pour danser mé jh'en ai trouvé su piace, des drolesses nées entre 30 et 40 (de 1900 ben sûr).

Et thoué caument vat ô, jh'seus ben content de vouère ton blog. Jh'eu regarde tous les jhours si t'as pas rajhouté des photos. Cheu pays est ben jholi, jh'en vuyant vraiment de toutes les couleurs. Mé quand tu fais tes randounées sus chellées ch'mins pient de chails fait ben attention a pas chère tu pourris te casser ine jhambe ou d'torde ine sottille.

O dè y en avouère qui ramassons des gamelles. Méfie t'eu a pas t'faire piquer par cheu moustique le Chicougne Bougnat !!!

Y'vnant d'annoncé dans le poste que le volcan était en érection, y disant qui crache le feu, ô va pas faire frêt dans l'île.

Jh'espère que t'es en bonne santé ; puisqu'ô mouille put jh'm'en vas dans mon jhardin, jh'ai d'âu fûmier à éparer.

Jhe t'embrasse ben fort.

Ton grand-père

Le patois saintongeais Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Le patois saintongeais nous vient en héritage.

Il est né de la mer, du fleuve et de la terre.

Le patois saintongeais nous vient du fond des âges,
Il nous est parvenu, transmis par nos vieux pères.

Le patois saintongeais aime le patoisant
Qui, pour le plaisir, le matin prend la route
Pour offrir au public le langage d'antan,
Espérant qu'une oreille attentive l'écoute.

Le patois saintongeais raille les faux dévots
Linguistes pontifiants, seuls dans leur tour d'ivoire.
Se croyant des savants, ils ne sont que des sots,
Et ne parlent de lui que pour leur propre gloire.

Le patois saintongeais sourit lorsqu'on lui dit
Qu'il devient désormais une langue de France.
Il pense que l'on donne, en toute modestie,
A cette promotion beaucoup trop d'importance.

Le patois saintongeais nous vient en héritage,
Il est la fine fleur de l'esprit charentais.
Pour qu'il ne meure pas il faut que l'on s'engage
A le lire et parler, l'écrire et le chanter.

Les histouères à Pierre Dumousseau

En Saintonge, l'humour vire parfois au sur-réalisme. Au village de Berthegille (17) deux bessons (des frères jumeaux) étaient nés dans une famille de métayers : les Bouquet. Ils avaient grandi là ; la guerre avait éclaté ; le maître avait vendu la beunasse, et la famille Bouquet avait déménagé à Royan... Mauvaise pioche ! Lors du bombardement de janvier 1945 une bombe avait frappé leur logement tuant l'un des bessons.

Depuis, paraît-il, chaque fois que le jumeau survivant allait se faire couper les cheveux au salon de coiffure de la rue Carnot à Saujon, le coiffeur Raoul lui demandait :

« Dis-don, Bouquet, jhe me rappelle jhamais, est-ou toé ou ton besson qu'est mort sous les bombes à Roéyan en 45 ? »

La Gilberte Journaux, de La Valade de Semussac (17) élevait toute seule ses neuf drôles.

Un courtier en assurances se présenta un jour chez elle alors que toute la famille se trouvait attablée pour le déjeuner.

« Oh là là, s'exclama-t-il en découvrant la nichée, c'est une sacré belle famille que vous avez là, Madame Journaux !

- Ah çartain ; neuf gâs ; et tous à moé !

- Neuf garçons ! Bigre ! Et comment s'appellent-ils ?

- Eh bin, le peurmier se noume Bernard, le deuxième se noume Bernard, le troisième se noume Bernard... et Gilberte poursuivit son énumération jusqu'au neuvième fils... qui s'appelait aussi Bernard.

- Ils s'appellent tous Bernard ? s'étonna le visiteur.

- Oué ; teurtous. Ol'est pu aisé à r'teni'.

- Mais alors, comment faites-vous, lorsque vous voulez en appeler un seul, en particulier ?

- Oh, dit Gilberte, dans thiés conditions, jhe l'appelle par son nom de famille !

Henriette vendait ses moules sur le marché d'Etaules (17), tous les samedis matins.

Une parisienne qui séjournait depuis quinze ans dans un gîte rural d'Avallon s'arrêta à l'étal d'Henriette :

« Combien vendez-vous vos moules, Madame Henriette ?

- Six euros le kilo, Madame. O l'est dés moules de bouchots.

- Six euros le kilo ! s'exclama la dame, eh bien, vous n'y allez pas de main morte !

- Coument ça, jh'y vas pas de main morte ?

- Non. Tenez, Monsieur François, à l'autre bout de la place, il les vend à seulement quatre euros cinquante le kilo.

- Ah bin alors ; o faut aller acheter vos moules à Monsieur François dans thiés conditions.

- Oui, mais il n'en a plus.

- Ah, alors, voyez-vous Madame, chez moé o l'est pareil : quand jh'en ai plus dés moules, jhe les vends quatre euros cinquante le kilo, moé étou ! »

Les patoisants d'aneut : Dominique Porcheron



Un vent de jeunesse dans le paysage patoisant saintongeais. Dominique Porcheron est « châfré » « Le fi à Feurnand ». Fernand, c'était son père, avec lequel il a appris notre langue. Autant vous dire que le patois saintongeais, il est tombé dedans !

C'est en 2008 qu'il s'est fait connaître en montant, dans son village d'Haimps, un spectacle avec des membres de sa famille et des amis, tous bénévoles et amateurs. Ce spectacle, que j'ai eu l'honneur de parrainer, s'appelait « Bonsoir Saintonge », en hommage à Goulebenéze.

Depuis, il s'est lancé dans des spectacles « seul en scène », avec des textes de sa composition, en patois, pleins d'humour, de poésie et de sensibilité : du patois comme je l'aime. Le Boutillon s'en est fait l'écho à plusieurs reprises.

Il intervient également avec une conteuse angevine, Éliane Momphous. Les vidéos que je vous propose sont extraites de leur spectacle « Entre Loire et Charente », présenté à St Sulpice de Cognac en octobre 2019.

Enfin il n'hésite pas à m'accompagner, avec Michèle Barranger, lorsque je suis amené à faire des conférences sur Goulebenéze.

Pierre Péronneau (Maït' Piàrré)

<https://www.dailymotion.com/video/x7wym6z>
[Entre Loire et Charente](#)

L'affaire Marcus (première partie)

Jean-Bernard Papi

À Messieurs Julien D. et Camba



Le soir commençait à tomber sur Angoulême quand il descendit du train venant de Paris. Sur le quai, une bonne centaine de voyageurs marchaient à grands pas vers la sortie, pour la plupart chargés de paquets comme des portefaix ; on était à deux jours de Noël. Ils se grouillent, se dit-il, comme si de rester cinq minutes de plus sur le quai présentait un réel danger. Ce ne sont pourtant pas les Champs-Élysées un jour de manif. Il adressa un petit sourire railleur et méprisant à l'adresse de ces gens pressés. Lui ne se hâtait jamais, c'était bon pour les péquenots d'être toujours affairés comme des mouches à merde.

Angoulême, une ville moyenne paisible, est surtout connue pour son festival annuel de la bande dessinée ; rien d'un nid d'espion ou d'une capitale de la mafia. Il y a bien sûr des dealers, des petits voyous et des trafiquants comme partout ailleurs, mais tout cela reste

contenu et la ville semble tenir à sa tranquillité. Raison de plus pour s'étonner de ce qui est arrivé dans la nuit du 22 au 23 décembre 2xxx. Une dernière chose : la gare a beaucoup changé depuis l'événement...

Mais revenons à notre voyageur, le jeune homme, la trentaine à vue de nez, qui vient de descendre du train ; pour se rendre à Royan chez sa mère, but de son voyage, il devait prendre l'autorail de 19 heures 30 qui stationnait « sur un quai miteux (le quai n°7) à l'écart des voies réservées aux grands rapides et aux TGV ». Comme il avait deux bonnes heures d'attente devant lui, il décida de mettre sa mallette, son seul bagage, à la consigne et d'aller ensuite se promener un peu dans la ville. Peut-être même trouver dans les Galeries Lafayette un cadeau pas trop cher pour sa mère, genre mitaines en laine ou foulard discret.

Toutefois, il ne prévoyait pas de trop s'attarder. Il n'avait pas suffisamment d'argent pour dîner, même frugalement dans une des brasseries autour du marché et l'autorail, bien qu'omnibus et lent autant que le métro, était pour lui la seule manière d'atteindre Royan avant minuit. Faute de quoi, c'était, dès l'aurore, et à six heures au moins, l'autobus place Bouillaud.

Comme il détestait passer une nuit assis dans la salle d'attente et qu'il n'avait pas non plus les moyens de se payer l'hôtel, il ne pouvait pas se permettre de louper l'autorail. D'habitude, lorsqu'il se rendait à Royan et n'avait pas envie de marcher, il patientait devant un café crème au buffet de la gare, ensuite, il montait dans l'autorail dès que le conducteur mettait le moteur en route. Il choisissait toujours un siège le plus loin possible des ouvriers et des habitués qui jouaient à la belote ou bavardaient de sujets qui lui étaient étrangers. Il ouvrait un bouquin et ne levait le nez qu'une fois arrivé à destination. Aujourd'hui, au départ de Paris il n'avait pas eu le temps d'emprunter un livre à la bibliothèque du campus à cause de la réunion du Comité. Un comble, il avait même oublié son shit dans son placard. Il l'avait mis de côté en prévision de son voyage pour le fumer dans sa chambre, à Royan... La poisse. Difficile d'en dénicher dans la station balnéaire en cette saison. Mais pas impossible, il avait une ou deux adresses. Il achètera quand même un sandwich en ville, ceux du buffet de la gare sont immangeables.

En attendant la fin de la ruée vers l'escalier d'accès à la sortie il se planta devant le tableau d'affichage des départs et des arrivées, juste sous la grosse horloge. Les voyageurs en passant, avec un sans-gêne qui le mettait hors de lui, le heurtaient sans même s'excuser. Il fit un effort sur lui-même et garda son calme. Il tenait à s'assurer que l'autorail pour Royan, un tacot sans confort, partirait bien à l'heure et sur son quai habituel. Il se méfiait des changements d'horaires de dernière minute, des grèves imprévues et de toute la chienneur cheminote qui bouscule les habitudes des voyageurs. Puisqu'il fallait que les cheminots se défendent contre l'oppression du grand capital, ils pouvaient le faire quand les trains ne circulaient pas. À part l'autorail, il n'était pas prévu de départ avant cinq heures du matin : un TGV pour Paris en provenance de Toulouse. Arrivée à trois heures quatre. Cinq heures d'attente à Angoulême dans le froid, ça fera les pieds aux Toulousains !

Comme si une main invisible avait balayé les quais, en quelques minutes la foule disparut ; dans son dos le train redémarra à destination de Bordeaux et la gare se trouva totalement déserte. Un jour crépusculaire et blafard noyait les voies dans une sorte de brouillard léger et glacé et sous la haute verrière encrassée qui couvrait une grande partie des quais, il faisait sombre, quasiment nuit. Comme souvent dans les gares, hauts lieux des courants d'air, un vent venu du nord s'engouffrait sous la verrière chassant les emballages de bonbons et les pelures d'orange vers la ville que l'on devinait au bout des rails. Une pyramide de constructions serrées, traversée de goulets sombres, plantée derrière ses remparts comme une forteresse. Il boutonna frileusement son vieil imperméable jusqu'au menton et en resserra la

ceinture. Il entortilla son cache-nez, une grosse étoffe rouge, autour de son cou et se coiffa d'une casquette plate en cuir sortie de la poche de son imperméable.

Maigre et de petite taille, avec sa barbiche clairsemée, ses yeux légèrement bridés et sa casquette, il ressemblait, croyait-il, à Lénine. Il en était très fier, bien que ses amis du Comité aient toujours contesté cette ressemblance. « Tu ressemblerais plutôt au duc de Bordeaux, ricanait Julien stupidement, lequel ressemble à mon cul comme deux gouttes d'eau ». Sacré Juju, quel comique, et aussi quel con ! Mais tout con qu'il fut, c'était lui, Juju, le responsable du Comité. Sous son imper il portait un épais pull de laine blanc à col roulé tricoté par sa mère qui lui descendait presque aux genoux et des jeans pas mal usés mais pas transparents tout de même. Il était chaussé de gros godillots de marche, les mêmes, été comme hiver. Il faut être bien chaussé pour participer aux manifestations dans Paris, disait-il, chaussé confort comme les CRS. À Royan, l'hiver est humide, pas vraiment froid comme à Paris, mais avec de grandes bourrasques venues du large, ce qui n'arrangeait pas sa sinusite chronique et les quelques rhumatismes qu'il prétendait avoir ici et là. Il n'allait pas à Royan en villégiature mais pour soutenir sa mère. La pauvre femme supportait mal son récent veuvage et restait prostrée des journées entières. Les voisins s'inquiétaient. L'un d'eux lui avait téléphoné à la fac pour l'en informer. Il s'était alors décidé à passer quelques jours auprès d'elle malgré son boulot. Ce n'était pas que cela l'enthousiasmait mais elle était âgée, et ce qui ne gâtait rien, pourrie de fric... Par exemple de sa maison on voyait l'océan depuis presque toutes les fenêtres.

Durant son séjour il espérait bien lui soutirer quelques billets pour ses faux frais. Pour son shit. Elle ne pouvait pas lui refuser, lui qui ratait des cours importants pour venir la voir. Il sourit. Les cours qu'il était obligé de sauter, c'étaient ses salades habituelles. Elle ne vérifiait jamais et ne posait jamais de questions. Depuis une semaine les facs étaient en vacances pour Noël et le Nouvel an, elle aurait pu se renseigner, mais elle fermait les yeux sur ses fables. C'est une bonne mère et lui était un bon fils ; un enfant unique en plus. À vrai dire, ses fameuses études pouvaient encore attendre. Elles attendaient depuis si longtemps, un peu plus, un peu moins... Il étudiait la sociologie, un bien grand mot pour ce qu'il faisait, c'était plutôt une sorte de participation aux cours dans Panthéon-Sorbonne. Un acte de présence épisodique et restreint dans les amphis, car en général il se glissait dehors au bout de dix minutes. Étant donné son âge, presque trente-cinq ans, on ne pouvait que s'étonner de le voir encore là.

Quand on l'interrogeait, il répondait qu'il était à deux doigts de présenter sa thèse. Juju disait à son sujet qu'il n'y avait pas de cours dans cette fac qu'il n'ait redoublé. Ce qui était presque vrai. Il abandonnait au bout de quelques heures une matière dans laquelle il jugeait qu'il ne pouvait que végéter pour en entamer une autre, à condition qu'elle soit enseignée au même endroit. Pas question de changer de fac. Nouvelle matière qu'il ne réussissait pas mieux que les précédentes, faute de se rendre aux cours et aux examens les bons jours et aux bonnes heures. On pouvait presque dire que depuis sa première inscription, il avait survolé, de très haut, la totalité des programmes de Panthéon-Sorbonne. Appelée aussi Paris 1 mais il détestait cette appellation vulgaire. C'est bien simple, il connaissait de vue tous les profs, même ceux de physique quantique.

Ce qu'il aurait aimé étudier, c'était la politique. Une politique limitée à l'affrontement du Bien et du Mal. Il était du côté du Bien, naturellement. Le Bien, était tout ce qui peut rendre l'homme heureux et satisfait de sa condition. Une définition piquée par Juju chez Aristote. Une définition qui avait le mérite d'être comprise par tout le monde et même par les professeurs de la fac. C'était sommaire, bien sûr, mais cette idéologie lui convenait. Le Mal par contre c'était tout le reste, y compris les empêchements de tourner en rond comme le président de la fac et ses sbires. Dans le mal il englobait Israël, les autos polluantes, les guerres des Américains ploutocrates, la mondialisation avec certaines réserves, le libéralisme, un patronat français égoïste, une planète menacée par tout un tas de tarés et par les prévaricateurs de toutes sortes installés au plus haut niveau des états.

Les facs, et la sienne en particulier, n'enseignaient pas la politique et encore moins à lutter contre le mal. Elles enseignaient à perdre son temps avec un peu d'élégance et beaucoup de sueur. N'importe quelle idéologie, car une politique doit s'appuyer sur une idéologie, pensait-il, lui convenait puisque toutes s'enorgueillissaient d'œuvrer pour le bien des hommes. Et des femmes naturellement. Cependant il avait une nette préférence pour les idées de la gauche ultra, et même celles de la gauche de la gauche ultra, car il n'y avait que chez ces gens-là que l'on trouvait des révolutionnaires de qualité.

Comme Lénine, dont il avait lu deux ou trois lettres envoyées de Suisse à ses copains en Russie, il se voulait insensible, réfléchi, et déterminé à mener à bien tous ses objectifs. Avec les copains du Comité s'entend. Pourquoi prêchait-il la révolution ? Parce que, disait-il en montrant le poing, il n'y avait que par elle que l'on pouvait obtenir quelque chose d'intéressant dans ce fichu pays. Concrètement voici comment on procédait, lorsqu'il s'agissait de contrer le Mal, par exemple lutter contre ces salauds de producteurs d'OGM, ces masturbés de frais disait Juju en parlant de Monsanto qui répandait sa semence un peu partout dans le monde, lui ou un autre en parlait au Comité à l'intérieur de la fac.

Puis, si une majorité était d'accord, un camarade faisait un topo sur ces saloperies d'OGM qui pourrissent la vie des gens des villes et on votait une résolution. Parfois on décidait une action de soutien ; dans ce cas on allait en stop donner la main aux faucheurs du Larzac. On affichait la résolution sur le tableau d'entrée de la fac pour rameuter les gauchistes et parfois on prévoyait une manifestation dans Paris avec d'autres comités et les potes de la CGT et du NPA. Pas trop souvent tout de même car cela coûte en banderoles, camionnette et pancartes même si la CGT participe.

Dans les manifs, il marchait toujours en tête du cortège, par conviction et pour que sa mère le voit à la télé. Ça lui prouvait au moins qu'il ne perdait pas son temps à Paris. Il arrivait aussi qu'une loi du gouvernement sur l'éducation ou l'emploi, par exemple, aille dans le sens du mal. Alors après décision favorable du Comité, ce qui pouvait prendre plusieurs jours de débats et moult assemblées générales, il lançait avec les copains une intervention de grande ampleur. En premier, ils mobilisaient les étudiants, tous. « Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous » avertissaient-ils en montrant leurs battes de base-ball. Puis ils dressaient des barricades de poubelles devant la fac pour la bloquer, préparaient les cocktails Molotov, sortaient les fiches FV –fréquentations et vices- établies sur les professeurs et sur un certain nombre d'étudiants, en particulier les responsables syndicaux. Ces fiches avaient le don de développer l'ardeur révolutionnaire des intéressés.

C'est en pourchassant sans relâche le Mal et en le faisant savoir qu'il avait réussi à demeurer un éternel étudiant. Et cela sans qu'un doyen, un prof, ou un fonctionnaire du rectorat n'y trouve à redire. Quelques-uns bien sûr critiquaient sa perpétuelle présence à la cafétéria et sa non moins sempiternelle absence des amphithéâtres, mais le trublion, souvent un fouille-poubelle de journaliste débutant, était vite ramené à la raison. Peut-être pensait-on dans l'administration qu'il s'assagirait avec l'âge, ce qui le faisait doucement rigoler. Ce genre de supposition le faisait toujours rigoler. Tout en contemplant le tableau des horaires, et poursuivant ses réflexions, il se dit qu'il aurait pu entrer à Sciences Po et à l'ENA, mais les difficultés de la préparation et les bizarreries du concours l'en avaient toujours tenu éloigné. En outre ce genre d'établissement n'entrouvrait ses portes aux fils de prolétaires qu'avec parcimonie. Il justifiait aussi sa présence dans Panthéon-Sorbonne en affirmant que les étudiants dans les facultés ne devaient pas, pas plus que d'autres, être tenus à l'écart des grands mouvements d'idées que les Comités, et lui-même, étaient chargés de diffuser. Dans son for intérieur, il estimait avoir sacrifié une belle carrière de politicien afin de s'occuper « sur le terrain » de la piétaille universitaire.

Les lampadaires venaient de s'allumer dans la gare. Il s'engouffra dans l'escalier puis dans le souterrain qui menait aux différents quais et à la salle des pas perdus, là où se trouvait la consigne pour y déposer sa mallette. Bien que le souterrain ne fût pas de construction récente, quelques voyageurs pressés continuaient à traverser les voies en les enjambant quitte à se tordre les chevilles sur le ballast. C'était le genre de comportement qu'il détestait. Pourquoi faire un passage sécurisé si quelques-uns continuent de braver les consignes en traversant les voies ? Il était le premier à souhaiter que l'on verbalise ces mauvais Français qui allaient justement dans le sens du Mal. Même à imposer la reconnaissance des visages, comme en Chine, pour les sanctionner. Mais peut-être se méfiaient-ils de ce long tunnel qui trépidait comme une bétonnière et perdait des morceaux de son revêtement intérieur quand un TGV traversait la gare sans s'arrêter ?

Pourquoi ne prenait-on pas modèle sur le métro, pestait-il ? Les souterrains du métro sont archis sûrs et ils ne vibrent pas, ou presque pas. Encore une autre chose : pour une raison que seuls les services techniques de la gare étaient à même d'expliquer, l'éclairage dans ce souterrain ne s'allumait, quand il s'allumait, qu'une bonne heure après les réverbères. Il ne fut donc pas surpris de le découvrir plus sombre que le fond des mers ; et vide de voyageurs. Seules brillaient les flèches indiquant la direction de la sortie. À l'aplomb des flèches le carrelage du sol luisait d'un vague éclat laiteux, ce qui suffisait pour atteindre les différentes sorties sans s'étaler. Les escaliers qui donnaient accès aux voies, de part et d'autre du couloir, émettaient une lueur bleuâtre, mélange de la nuit du dehors et d'un lointain et parcimonieux éclairage du côté des quais. Une lueur suffisante, estimait-on à la SNCF pour accéder aux trains sans se casser une jambe.

Pour avoir un jour interrogé un cheminot, il savait que le défaut d'éclairage du souterrain « *tenait essentiellement au réglage défectueux des cellules photoélectriques qui déclenchent la mise sous tension des lampes. Cependant, avait ajouté le cheminot, le réglage ne peut se faire que sur ordre de Paris* ». L'exemple même du mal appliqué aux chemins de fer. Ça aurait mérité une bonne manif mais on était en province « et la province, pontifiait Julien, ce n'est pas Paris ». Un raisonnement qui montrait que l'on n'était pas étudiant en fac pour rien. Finalement, le fameux fil bleu qui ouvre ou clôt le jeûne du ramadan, si cher à son camarade Mahmoud, faisait plutôt figure de technique d'avant-garde.

Ce soir, il se sentait un peu plus tendu que d'habitude, lui qui se vantait d'être zen en toutes circonstances. Un peu d'énerverment en raison de la controverse du matin à la cafétéria de la fac, controverse qui avait duré jusqu'après l'heure du repas. Ce qui fait qu'il était parti sans déjeuner. « Les étudiants étrangers ont-ils le droit de participer aux manifs ? Voire même de les susciter ? » Tel était l'objet du débat lancé par le Comité. Il n'était pas une huile dans ce comité, il en convenait, il avait de la peine à mener une discussion sans se mettre en colère et montrer le poing, mais il y avait sa place car il était un maître dans l'art de formuler des slogans percutants. Si quelques-uns, Mahmoud par exemple, avaient suivi des formations très pointues concernant entre autres « les techniques de manipulation des foules » comme Julien appelait ce genre de combine, lui n'avait que son savoir acquis par l'expérience. Mais il allait partir en stage très bientôt, c'était prévu ; il n'y avait pas de raison que Mahmoud y soit allé et pas lui.

Le débat de ce matin avait été soigneusement programmé et organisé. On savait qui prendrait la parole et ce qu'il dirait, même si pour les étudiants de passage cela avait paru spontané et anarchique. Le but était de convaincre Panthéon-Sorbonne, et plus tard toutes les autres, que l'on ne pouvait écarter les étudiants étrangers des cortèges revendicatifs. Derrière une idée somme toute généreuse se cachait le pragmatisme indispensable aux grandes causes : on avait besoin de main d'œuvre et surtout de figurants. Lui seul était contre, au sein du Comité. Une preuve d'originalité, avait grogné Julien. Il ne voulait pas que les étrangers se mêlent de son combat contre le Mal. C'était le sien.

Soudain, devant lui, à une vingtaine de mètres, une silhouette massive s'encadra dans le halo bleuté qui provenait de la voie deux. Une lueur rougeâtre embrasa un bref instant la silhouette et l'escalier tandis que le souterrain résonnait d'un « pop » métallique. Surpris dans ses réflexions et décontenancé, il s'arrêta net, incapable de donner un sens à ce « pop » et à cette lueur. Le « pop » et la lueur jaillirent cinq fois sans qu'il ait eu la présence d'esprit de bouger ne serait-ce pour se jeter à terre ou bondir vers l'escalier de la voie quatre tout proche. Un peu plus tard, dans la salle d'attente, il se demandera comment, avec l'éclairage minimaliste du souterrain il avait pu compter les coups et surtout les douilles sur le sol après que la silhouette eut disparu. Peut-être rougeoyaient-elles ? Autour de lui les impacts avaient fait éclater le béton du mur. Des trous imposants. C'était du sérieux, du guerrier, pas du lance-boulettes ou du tir de petits-suisse façon collégien.

Il avait fourni une cible facile et il avait du pot de ne pas être mort. La nuit, probablement, avait gêné la visée. Dans le fond, il pouvait remercier l'éclairage et les cellules photo électriques mal réglées. Il s'étonna de réfléchir si correctement et si froidement alors qu'un inconnu, sans raison, venait de faire feu cinq fois sur lui.

Soudain et sans prévenir, ses jambes se mirent à trembler. Devenues faibles, comme usées, elles plièrent lentement. Lorsqu'il avait dix ou douze ans, ses deux échasses s'étaient brisées en même temps. Il était tombé de la même manière, au ralenti, comme en décomposant le mouvement, tel un chameau qui se couche, une patte après l'autre. Cette fois la peur venait de lui cisailer les jambes. Assis au milieu du couloir, il se sentit étrangement hors du temps, dans une sorte d'absence de son corps, comme si son cerveau primaire venait de disjoncter. En même temps, il suait de tous ses pores et il tremblait convulsivement. Il crut entendre comme un rire ou un cri au loin, très loin. Il comprit alors qu'il faisait une crise d'épilepsie. Il n'en avait plus fait depuis la puberté et voilà que ça le reprenait. Il n'avait pas l'habitude des fusillades, surtout à bout portant et son cerveau en avait pris un méchant coup. Il se posait, comme tout le monde, en ennemi de la violence et des corridas. Bien sûr, il se bagarrait souvent contre les forces de l'ordre mais jamais avec des armes à feu. Pas encore. Enfin un semblant de calme revint dans son corps. Il découvrit alors que l'une des balles l'avait atteint au mollet, une entaille d'un centimètre de profondeur et longue de six ou sept qui saignait. Il défit son cache-nez pour l'enrouler autour de son mollet blessé. Il entendit comme des pas dans son dos, à l'autre bout du tunnel. On venait vers lui. Le tueur certainement s'avançait pour l'achever. Il se remit sur ses jambes et douleur ou pas, sang ou pas, trottina jusqu'à l'escalier censé déboucher sur la sortie. Il devait soigner sa blessure ; la gare avait certainement une infirmerie, un premier secours. Un peu avant d'atteindre l'escalier, il entendit de nouveau le pop dans son dos. Il poussa un couinement de lapin pris au piège et se baissa sans cesser de courir. La balle se logea dans le plafond. Sous le choc un long tube d'éclairage se décrocha et tomba par terre en explosant. Il crut à une grenade lacrymogène et poussa un hurlement aigu qui résonna dans le tunnel.

Pendant qu'il grimpait l'escalier, son cœur déraillait comme lorsqu'il y a longtemps, au lycée il avait fait un mille mètres en se jurant de le gagner devant tous les petits cons sportifs de sa classe. Il s'était évanoui à l'arrivée. Vingtième, il était arrivé vingtième sur trente. À dater de ce jour il s'était promis de les avoir de n'importe quelle manière, car il considérait désormais ces connards de « premiers de la classe », comme les agents avérés du mal. Pas en étudiant et en décrochant des diplômes, c'était trop facile il suffisait de patienter et de bosser, mais en arrangeant la vie collective pour que les bons, dont il était, aient la meilleure part du gâteau. Pour cela il fallait une révolution. Elle n'était pas loin, il la voyait se poindre à l'horizon comme un soleil resplendissant chargé de bonheur. Il saisirait alors sa chance. Après tout Lénine, ou Babeuf, ou Marat n'étaient rien ou pas grand-chose avant que la révolution ne les porte au pouvoir.

Passé l'escalier, il se retrouva devant la porte du buffet. Une fois de plus les travaux en cours dans la gare avaient bouleversé sa topographie. Depuis qu'il était en âge de voyager seul, il l'avait toujours vue en chantier. De jour, elle paraissait inoffensive et même tout à fait quelconque, mais de nuit elle devenait un labyrinthe diabolique où rien n'était à sa place. L'intérieur du buffet, illuminé par les néons du plafond, était vide de clients. Les chaises étaient retournées et posées sur les tables. Il secoua la porte, en vain. C'est alors qu'il vit l'écriteau : « Le buffet de la gare est fermé pour cause de décès. Réouverture demain à dix-sept heures ». Une vague de chaleur l'envahit et il eut chaud, très chaud subitement. Pour cause de décès... Nom de Dieu ! La peur lui tordit le ventre comme une diarrhée. Ceux qui en voulaient à sa peau avaient dû descendre le barman, le gros moustachu qui attendait derrière son comptoir à n'importe quelle heure de la journée et de la nuit. À moins que ce soit le serveur, un grand escogriffe grognon qui se plaignait de douleurs aux pieds. Ou les deux...

Où aller maintenant ? S'il restait là, le tireur allait le flinguer de nouveau. Il se jeta derrière un pilier de fer et rentra la tête dans les épaules mais rien ne se passa. D'un coup d'œil circulaire, il s'assura que personne ne rôdait. Les quais étaient vides. Il se rendit compte que sa casquette était restée dans le souterrain. Tant pis. Plus loin, une porte céda, il s'y engouffra et referma à clef derrière lui. Il se trouvait dans les toilettes de la gare. Il arracha l'essuie-main de son rouleau et en fit des bandes larges d'une dizaine de centimètres. Un essuie-main cradingue comme s'il avait servi à décrasser les locomotives. Mais tant pis, de toute façon tout était sale ici, le sol, les murs, et les lavabos. D'un peu d'eau il nettoya sa plaie, puis il enroula une bande sur son mollet et fit une attache convenable. Il n'était pas secouriste pour rien ; son seul diplôme après son bac. Il jeta son cache-nez imbibé de sang dans une poubelle pleine à craquer de détritiques dont au moins un kilo de pommes pourries.

Il n'allait pas rester comme ça, blessé et à la merci d'un tueur car aussi mauvais tireur qu'il soit, le type allait finir par l'atteindre. Si tueur il y avait... Ce pouvait être une farce, un simulacre. Quelqu'un voulait lui faire peur. Julien ou Mahmoud. Ça pourrait être ce dernier en effet car il collectionnait les armes, pas les antiquités mais les modèles les

plus récents. Un excité ce Mahmoud et des idées... Peut-être voulait-on lui faire subir une sorte de bizutage, une mise à l'épreuve, avant de l'envoyer en stage ? Un parcours du guérillero. Une idée de Julien probablement. Lui et Mahmoud faisaient la paire pour ce genre de connerie. Une belle paire de crétins. Mais de là à le blesser... À la vérité soupira-t-il, ce n'était ni Julien ni Mahmoud, c'était le Mal qui le poursuivait et qui voulait sa peau. Le Mal qu'il avait toujours combattu... Il se dit qu'il déraillait. Il devait avoir de la fièvre. Il but longuement au robinet après l'avoir essuyé avec son mouchoir. Les lavabos communiquaient d'un côté avec le buffet et de l'autre avec la salle des pas perdus. La porte côté buffet était bloquée mais il lui sembla qu'une bonne poussée pouvait la déverrouiller mais à quoi bon, puisqu'il n'y avait personne. Il entrebâilla la porte de la salle des pas perdus et jeta un coup d'œil. Pas un chat. Même pas un cheminot pour lui venir en aide.

Il hurla « au secours ! » de toutes ses forces. Son appel résonna dans le silence et se perdit quelque part. Il recommença à appeler sans provoquer autre chose qu'un vague bruit, comme un grignotement de l'autre côté du mur, une souris probablement. À moins que ce soit le tireur en embuscade. Il sentit qu'il allait s'évanouir. Il respira plusieurs fois, à fond, en s'efforçant de rester calme, comme avant une charge de CRS, lorsqu'ils frappent en cadence sur leurs boucliers avec leurs matraques.

La salle des pas perdus était faiblement éclairée par deux appliques jaunâtres de part et d'autre de la haute porte d'entrée. Cette porte, une vitre épaisse comme le pouce, donnait sur une place où stationnaient des taxis et des autobus dans la journée et sur un parking un peu plus à gauche, entre la gare et l'avenue de Gaulle. En claudiquant et du plus vite qu'il put, il atteignit la porte. Elle aussi était verrouillée. Il cogna de son pied valide sans espoir véritable, juste pour se dire de faire quelque chose dans le bon sens. Elle résonna comme un gong mais seul un missile pouvait, à la rigueur, la briser.

Dehors il n'y avait personne et le parking plus loin était vide. Un parking où il est impossible de trouver à se garer dans la journée ! Un comble. Il chercha un passant sur l'avenue, par-delà la place. Personne. Qui aurait l'idée de se promener dans le froid devant une gare et à la nuit tombée ? Une gare à l'orée de la ville, dans un quartier de tours et de barres pas spécialement agréable. À moins de vouloir détrousser un voyageur.

Il regarda l'heure à la grande horloge sur le quai : vingt heures vingt-deux. Trop tard pour l'autorail ! Il avait dû s'évanouir pour de bon dans le souterrain car il ne l'avait même pas entendu démarrer, même pas une annonce par haut-parleur. Peut-être lorsqu'il était dans les toilettes ? Il se sentit soudain paumé, dépassé, faible. Il eut envie de pleurer de rage et de détresse et deux larmes roulèrent sur ses joues. Jouxant la salle des pas perdus, les guichets étaient fermés, normal, puisqu'il n'y avait plus de départ avant le matin. Il pesta contre le personnel. Noël n'était pas loin, et une partie était peut-être déjà en congé. Peut-être s'agissait-il d'une de ces grèves surprises dont les cheminots ont le secret ? Ce qui expliquerait tout. Ou presque tout. Il était le seul à ne pas être au courant de la grève ! Au lieu de débattre sur des inepties, il aurait mieux fait de s'informer avant de quitter Paris. Voilà pourquoi les gens courraient vers la sortie tout à l'heure. Et lui ! Pauvre andouille qui glandait devant le tableau des horaires ! La gare allait être fermée, tout le monde le savait, sauf lui. Fermé aussi le bureau des contrôleurs près des guichets, fermé celui du chef de gare un peu plus loin, fermé le kiosque à journaux. Mais les coups de feu, tout de même... Les grévistes n'en sont pas à tirer sur les voyageurs. Il s'aperçut qu'il avait oublié sa mallette dans les toilettes. Après la casquette, la mallette et le cache-nez. Tant pis, se dit-il, j'irai la chercher plus tard. On ne me la volera pas, puisqu'il n'y a personne.

La salle d'attente, aux murs en partie tapissés d'affiches qui vantaient les voyages par le train, était normalement éclairée et sa porte pivota sans résister. Il vérifia que celle qui donnait sur les voies s'ouvrait elle aussi et il s'affala sur un banc en lattes de bois. Il était au chaud, c'était déjà ça, ce serait encore mieux s'il avait pu s'offrir un sandwich. Après avoir vérifié son pansement, il se dit que c'était complètement dingue de rester le cul sur un banc à attendre comme ça, les bras ballants, que le temps passe. Il devait à tout prix s'échapper de cette maudite gare, sauter la clôture. Mais il se sentait faible, trop faible pour escalader un grillage de deux mètres de haut. Une clôture qu'il avait mainte fois franchie pourtant, et en moins d'une seconde, du temps où il taguait à tout va les wagons dans la banlieue parisienne. Il avait dû perdre beaucoup de sang pour se sentir si épuisé. Son mollet lui faisait mal et des élancements semblaient perforer sa jambe jusqu'à l'aîne. Et une fois dehors que ferait-il ? Il n'avait même pas vu de taxi sur le parking, pas même une auto anonyme, rien.

Il ne se voyait pas marcher, avec son mollet amoché, jusqu'à l'hôpital de Girac, de l'autre côté de la ville. Il pouvait éviter Girac en s'adressant à la gendarmerie ou la police nationale mais il ne savait même pas où était le commissariat. Il pouvait se réfugier dans un bar. Il y en connaissait plusieurs, dans l'avenue qui montait vers la ville. Mais pour ça il faudrait trouver un passage dans la clôture. Depuis un certain nombre d'accidents idiots et de suicides, les clôtures des gares étaient aussi étanches que celles d'une prison. Il aurait pu téléphoner à police secours, mais depuis l'arrivée des téléphones portables il n'y avait plus de cabine dans les gares. Comble de malchance, il s'était fait voler son portable dans une manif il y a quinze jours. Il devait s'en acheter un autre, ou se le faire offrir, ou en faucher un à son tour, dès son retour à Paris. Les gens sont salauds tout de même, et les voleurs plus que les autres, s'était-il dit après avoir constaté le larcin. En pleine manif quelqu'un, un camarade peut-être, lui avait fait les poches ! La totalité de ses numéros était maintenant entre des mains inconnues. Des numéros dont certains étaient archis confidentiels, ceux d'amis et de soutiens du Comité. Les coups de feu de ce soir étaient peut-être liés à son vol de portable, aux fameux numéros ?

à suivre

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

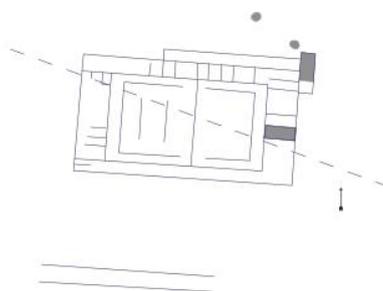
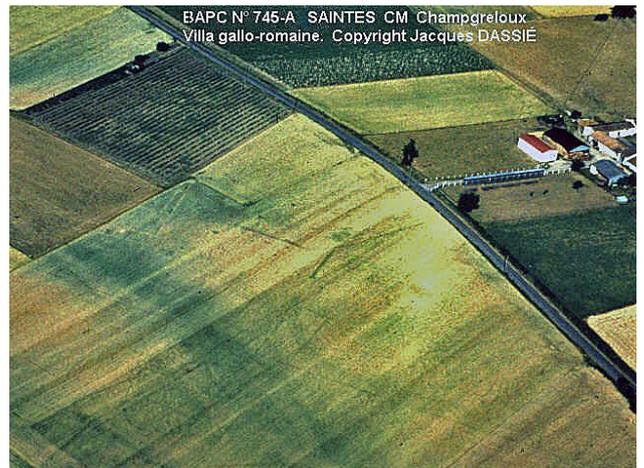
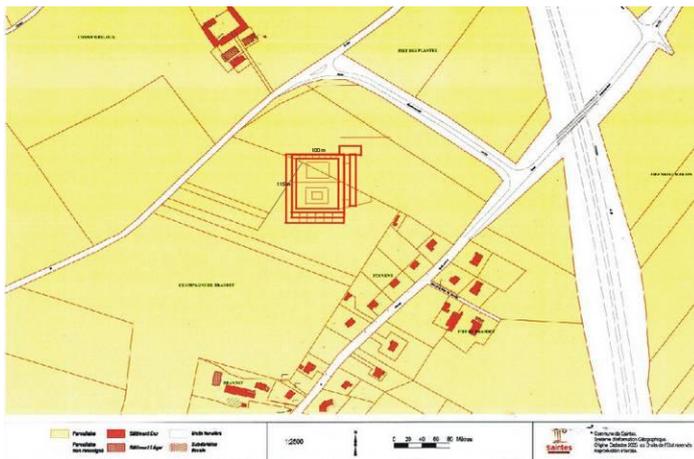
À propos de la villa d'Ausone Jean-Louis Hillairet

Jean-Louis Hillairet est archéologue, ingénieur et responsable administratif à l'Institut national de recherches archéologiques préventives. Il procède, avec une équipe d'archéologues amateurs, à des fouilles dans l'aqueduc gallo-romain qui amenait l'eau à Mediolanum. Ses travaux, récompensés par l'Académie de Saintonge, ont été détaillés dans « Les carnets de l'aqueduc » et dans son ouvrage « Les aqueducs de Saintes – Au fil de l'eau ».

Voici ce qu'il écrit, au sujet de mon article sur la villa d'Ausone, paru dans le Boutillon n° 73 :

« Je viens de lire avec beaucoup d'attention l'étude intéressante sur la villa d'Ausone. Tout d'abord, la villa de Saint-Jean d'Angély ne vient pas d'être découverte, elle est connue depuis la fin du XIXe siècle.

Je propose un autre lieu (pour l'emplacement de la villa d'Ausone) qui se situe sur la commune de Saintes hors les murs. C'est une très grande villa découverte en photographie aérienne par Jacques Dassié au lieu dit Changreloux, ci-joint les photos et dessins ».



Le coin des fines bouches : le Side-car Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

On est confiné, on ne va pas prendre la voiture, alors on peut bien prendre un verre (ou deux). Je vous propose un apéritif original. Pourquoi l'appelle-t-on « Side-car », je vous avoue que *jh'en sais d'reun* ! Mais cela n'a pas d'importance. Vous avez du cognac, du cointreau, du citron, de la glace ? Et des verres ? Alors je vous propose ce grand classique des cocktails, particulièrement élégant et apprécié. Bien entendu je l'ai testé, vous pouvez me faire confiance.

Et o s'rait b' deumajhe qu'o seyisse bu peur dés sots ! Bon, passons aux choses sérieuses. Dans un shaker rempli à moitié de glaçons ou de glace pilée, versez :

- 1/3 de cognac
- 1/3 de cointreau
- 1/3 de jus de citron

Agitez pendant quinze secondes et versez, en retenant la glace, dans des verres à cocktail préalablement givrés, en humectant les bords avec du cognac, puis en les passant dans le sucre en poudre. Décorez avec un double zeste de citron.

De quoi vous mettre le cœur en joie pour les fêtes qui se préparent.



Les frasques du Sieur P... Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Le divorce n'a pas toujours été autorisé en France. Ce sont les Romains qui l'amèneront en Gaule. Car à Rome la femme avait les mêmes droits que le mari : elle pouvait décider de se séparer de son époux, et de se remarier.

Au Moyen Âge, le divorce était une procédure normale, surtout pour les Princes : la stérilité, l'adultère ou le choix d'un parti plus avantageux, les motifs ne manquaient pas. C'est l'Église qui, au XVIème siècle, a interdit le divorce, au Concile de Trente.

Il faudra attendre la Révolution française, en 1791, pour que le divorce soit rétabli, avec l'institution du mariage civil : le mariage est alors considéré comme un contrat, qui peut être rompu. Sous la Restauration, en 1816, le catholicisme étant considéré comme une religion d'État, le divorce est à nouveau supprimé.

C'est en 1884 que députés et sénateurs adoptent une loi instituant le divorce. Mais il s'agit d'un divorce sanction, pour adultère, injures, sévices, abandon du foyer conjugal. La preuve de la faute est donc indispensable. La cause la plus fréquente est l'adultère, en sachant que la femme est plus souvent sanctionnée que le mari.

En 1975 le divorce par consentement mutuel est redevenu possible.

Vous allez me demander pour quelle raison je vous donne un petit cours historique sur le divorce. Je vais vous l'expliquer.

Il y a quelques années, alors que nous assistions à un spectacle de patois saintongeais (je crois que c'était un spectacle de Dominique Porcheron), un couple est venu me voir, à l'entracte, pour me donner une dizaine de feuillets manuscrits, portant le cachet de Maître Maixant Labarre, avoué licencié à Saintes. Après lecture, je me suis aperçu qu'il s'agissait d'une procédure de divorce, avec la trilogie habituelle en la matière : le mari, la femme et l'amant.

Dans ce document, qui date de mai 1911, le mari, vétérinaire, développe toutes les fautes qu'il impute à son épouse pour demander le divorce, et la femme tente de se défendre point par point. Le principal reproche du mari, c'est l'inconduite de son épouse, et ses relations avec un homme. Or le nom de cet homme, l'amant, n'est pas indiqué : on dit qu'il s'agit du Sieur P...

Après une lecture attentive, je me suis rendu compte que ce Sieur P... était un de mes ancêtres en ligne directe. Non, il ne s'agit pas d'un Sieur Péronneau, c'est quelqu'un d'autre. Je vous donnerai son nom à la fin de cet article, mais lisez d'abord le récit que j'ai tiré de cette aventure. J'ai modifié le nom du mari et de la femme, pour le cas où il aurait des héritiers encore vivants. Un indice : l'affaire se déroule à Burie.

Mais pourquoi diable le mari est-il revenu chez lui à l'improviste, en ce soir du 18 janvier 1911 ? C'est à cause de tels détails qu'un scandale éclate ! Et dans la petite ville de Burie, au cœur du Pays-bas saintongeais, les nouvelles circulent vite, car tout le monde se connaît et les langues vont bon train.

Certes ce n'était pas la première fois qu'Adélaïde, épouse du Docteur Duval, recevait le sieur P... en l'absence de son mari, et comme elle prenait des précautions, il n'y avait jamais eu de problèmes. Chaque soir, elle pressait l'heure du dîner et du coucher des enfants, et après le départ du mari pour le Cercle, elle faisait coucher les domestiques et éteignait les lumières pour les obliger à dormir plus tôt et les empêcher de voir ce qui se passait dans sa maison. Puis elle faisait entrer le sieur P... dans son salon et prenait soin de fermer à clé la porte d'entrée.

Les choses faillirent tourner mal une fois, dans la nuit du 14 au 15 décembre 1910. Ce soir-là, en rentrant du Cercle plus tôt que prévu, le Docteur trouva porte close et sonna pour se faire ouvrir. Adélaïde fit sortir en catastrophe le sieur P... par la porte de la cour avant d'aller ouvrir à son mari.

Cette histoire durait depuis le mois de novembre 1910. Il faut dire que le sieur P..., séduisant célibataire de 34 ans, fils d'un notable de Burie très impliqué dans la vie politique (maire de la commune et conseiller général), était un amateur de jolies femmes et qu'Adélaïde se sentait délaissée par son mari. Ce dernier, de caractère difficile, n'hésitait pas à l'humilier en public. De plus il passait une grande partie de son temps, même les fins de semaine, au Cercle ou au café. Les conditions étaient donc réunies pour une rencontre entre Adélaïde et le sieur P...

Tout le monde à Burie était au courant de cette affaire. Ainsi la nuit de Noël, quand Adélaïde arriva à la messe de minuit, les paroissiens remarquèrent les fleurs qu'elle portait à son corsage et la bague qu'elle avait à son doigt, offertes par le sieur P...

Car même le soir de Noël le sieur P... était venu lui rendre visite. Il était arrivé vers 9 heures, comme d'habitude, un bouquet de fleurs à la main. Auparavant, Adélaïde avait engagé son époux à partir au Cercle, prétextant qu'elle voulait rester seule, et qu'ensuite elle irait à la messe de minuit, où elle chantait. Elle lui avait promis de venir le chercher au Cercle à la sortie de l'église. Puis elle fit sa toilette et à 9 heures ouvrit au sieur P... après avoir pris la précaution d'envoyer la bonne veiller les enfants. Elle resta avec lui dans le salon jusqu'à 23 heures 30.

Le mari se doutait bien de quelque chose, car depuis quelques temps il avait remarqué que son épouse était plus froide avec lui, qu'elle passait la plus grande partie de son temps à sa toilette, et que le soir elle le pressait de sortir. Mais jamais il ne l'avait prise sur le fait avec le sieur P...

Et pourtant, même pendant la journée le sieur P... prenait le risque de venir voir Adélaïde. Il avait soudoyé un voisin, qui le prévenait lorsque le docteur était absent. Parfois ils se retrouvaient à Cognac, où des habitants de Burie les avaient surpris à plusieurs reprises, dans des rues peu fréquentées ou derrière les lauriers, place de la Gare, en train de s'embrasser. Dans le train du retour, un voyageur avait pu constater la grande intimité qui existait entre eux !

Mais le 18 janvier 1911, ce fut la catastrophe. Comme les autres soirs, après le départ de son mari, Adélaïde reçut le sieur P... vers 9 heures. Mais elle avait oublié de fermer la porte d'entrée. Le docteur arriva à l'improviste vers 9 heures 15 et surprit les deux protagonistes. Certes il ne s'était encore rien passé de grave, mais dans l'esprit de l'époux leur attitude ne pouvait laisser aucun doute sur la nature de leurs relations.

Toute la maisonnée fut réveillée par les cris du malheureux docteur, et les voisins, attirés par le bruit, accoururent.

Quant au sieur P..., il se serait bien passé de cette scène qui ne lui donnait pas le beau rôle. Sa crainte était que l'affaire n'en restât pas là, et que le mari le poursuivît devant les tribunaux. Plus tard, pour tenter d'atténuer sa faute, il dira à plusieurs personnes que c'est Adélaïde qui lui fixait des rendez-vous par lettre.

Pendant les deux ou trois jours qui suivirent cette soirée tumultueuse, le docteur conserva Adélaïde avec lui, et les époux firent chambre et lit communs. Mais les relations étaient tendues. Le lendemain de cette scène scandaleuse, comme c'était jour de foire à Burie, le docteur raconta son infortune à de nombreuses personnes et, paraît-il, fit monter certaines d'entre elles dans la chambre de son épouse pour leur montrer la femme adultère.

Adélaïde, au bord de la crise de nerf, partit chez ses parents qui vivaient à Matha, à une quinzaine de kilomètres de Burie. Le jeudi 26 janvier 1911, elle vit arriver son beau-père qui lui dit ceci :

« Mon fils m'a chargé de vous dire de revenir quand vous voudrez, mais pas avant samedi, car le vendredi est un jour qui porte malheur ».

La demande a dû surprendre Adélaïde, elle ne savait pas son époux aussi superstitieux. C'est donc le samedi 28, accompagnée de sa mère, qu'elle se rendit à Burie pour rencontrer son époux. Mais contrairement à ce qui était prévu, ce dernier refusa de les recevoir, et elles durent regagner Matha. Peut-être la présence de la belle-mère contrariait-elle le docteur ?

Une telle situation ne pouvait déboucher que sur une procédure de divorce. Quant au sieur P..., il jura à l'avenir, de prendre toutes les précautions pour éviter une nouvelle mésaventure.

*
* *

Cette affaire, qui s'est déroulée il y a plus d'un siècle, est une histoire vraie. Elle est extraite, presque mot à mot, d'un jugement rendu par le Tribunal civil de Saintes le 26 mai 1911. Seuls les noms du mari et de son épouse ont été changés, ainsi que la profession de l'époux.

Quant au troisième personnage, son nom ne figure pas en toutes lettres dans l'acte, il est simplement mentionné « le sieur P... ». Pourquoi ne pas l'avoir nommé, alors que tout le monde le connaissait ? Il ne faut pas oublier qu'il était fils d'un notable influent sur le plan politique, et que son père a dû intervenir pour que son nom ne soit pas évoqué au procès. Burie est une petite ville, et il est probable que le docteur et le père du sieur P... fréquentaient le même Cercle. Entre gens du même monde, un accord est toujours possible. D'autre part, sur un plan strictement judiciaire, le sieur P... n'avait plus le rôle principal : ce procès était une affaire personnelle entre le mari, qui demandait le divorce, et la femme qui contestait.

Le jugement du 26 mai 1911 est intéressant dans la mesure où il montre la difficulté d'obtenir un divorce en ce début du 20^{ème} siècle. Il ne constitue que la première phase de la procédure, dans laquelle chaque époux fait valoir ses arguments. Le Tribunal ne porte aucun jugement sur le fond. Il constate le désaccord et nomme un juge qui sera chargé de recevoir les preuves fournies par chaque époux, d'entendre les témoins et de procéder à des enquêtes et contre-enquêtes. Ce sera la deuxième phase de la procédure, qui se déroulera à partir de juillet 1911.

Mais revenons aux arguments développés par chaque époux. Le mari, bien entendu, accuse sa femme, depuis le mois de novembre 1910, de négliger ses enfants et la tenue de sa maison, et de recevoir le sieur P... en son absence. Il insistera sur le fait que c'est elle qui aurait incité le sieur P... à venir la retrouver, dédouanant en quelque sorte ce dernier, au moins en partie. Il citera comme témoins les domestiques, mais également le voisin complaisant qui montait la garde dans la journée pour le compte du sieur P... Il citera également les personnes qui ont aperçu le couple à Cognac et dans le wagon de chemin de fer. Mais jamais il ne pourra prouver l'adultère, les deux complices n'ayant jamais été pris en flagrant délit.

On imagine le dilemme des domestiques, principaux témoins de ce conflit puisqu'ils étaient aux premières loges. Pour qui prendre parti ?

Adélaïde, de son côté, avait pour principal argument le caractère difficile et méprisant de son mari, depuis leur mariage, insistant sur le fait qu'il la délaissait de plus en plus. Il aurait dit devant elle à un visiteur : « *Ce n'est pas difficile de divorcer, on n'a qu'à prendre sa femme par les cheveux, la jeter à la porte, lui donner trois ou quatre gifles, on amène du monde, et ça y est* ».

Elle ajoutait que de son côté elle « *s'occupait activement de la direction de sa maison et des soins de ses deux enfants qu'elle nourrissait elle-même* », et que d'autre part « *elle se montra toujours correcte dans ses relations mondaines* ». Elle estimait qu'elle était une épouse modèle, n'ayant rien à se reprocher, et que le fautif était son mari.

Pour ce qui concerne la soirée du 18 janvier 1911, elle fait valoir que son époux l'a menacée avec un revolver et qu'il lui fit « *une scène scandaleuse sans motifs plausibles* ». Les cris du docteur attirèrent la foule devant la maison, et à un témoin qui lui demandait s'il était sûr des faits allégués il répondit : « *Non, car ils n'ont pas eu le temps* ».

Ce qui ne l'empêcha pas, le lendemain, de propager ces accusations à de nombreuses personnes à la foire de Burie, et de dire à son épouse : « *Maintenant tu es déshonorée, tu n'as plus qu'à partir avec ton amant et à te mettre dans un bordel* ».

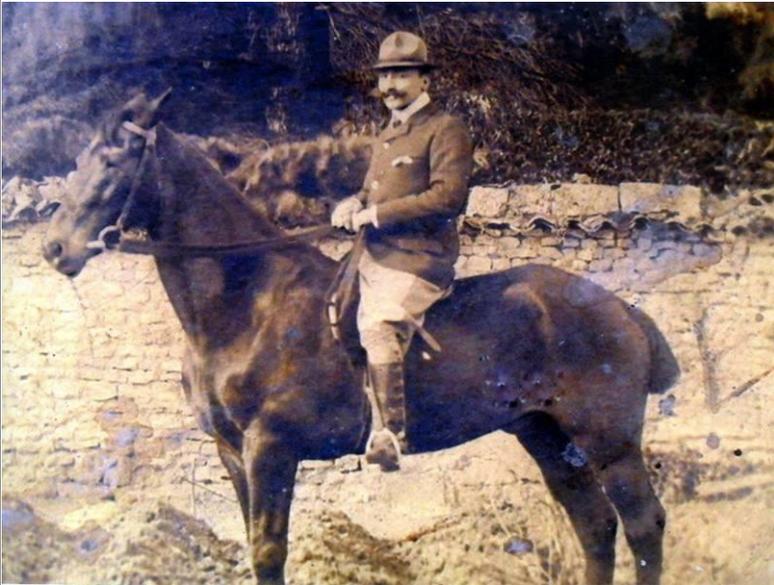
La mère d'Adélaïde apporta son grain de sel. Elle demanda au docteur pourquoi, les jours suivant cette soirée scandaleuse, il avait continué à coucher avec son épouse alors qu'il l'accusait aussi gravement. Il répondit : « *Oui, j'ai eu des relations sexuelles avec elle, mais je savais qu'il n'y avait pas de danger à ce moment-là, car si un enfant était venu ce serait un petit P... qui serait sorti* ».

Les relations sont quand même complexes entre les deux époux. Le docteur accuse sa femme mais couche avec elle le soir du drame, de son côté on peut penser qu'elle était consentante, peut-être en espérant la clémence de son mari.

En dernier argument, Adélaïde accuse son époux « *dans le but évident de se procurer un témoin favorable, de s'être rendu à l'hôpital de Saint-Jean d'Angély, d'avoir fait sortir une fille mère qui avait été servante chez lui et qui venait de faire ses couches, en payant pour elle tout ce qu'elle devait à l'hôpital* ».

Voilà l'essentiel. Les différends entre les époux sont étalés au grand jour dans ce document ayant fait l'objet d'un procès public. Mais il est vrai que tout le monde savait. Adélaïde et le sieur P..., malgré toutes les précautions qu'ils pouvaient prendre, pouvaient difficilement cacher leur « secret », et d'ailleurs le sieur P... s'en était vanté à plusieurs reprises. Quant à l'époux, il criait son infortune à toute la ville.

*
* *
*



Finally c'est le sieur P... qui s'en sort le mieux. Après cette malheureuse histoire, il a cherché d'autres conquêtes, c'était dans sa nature. Et il ne faut jamais aller contre sa nature ! S'il avait tant de succès, c'est parce qu'il était séduisant, qu'il savait parler aux femmes et les faire rire. Car il avait beaucoup d'esprit et d'humour. Voyez-le, sur son cheval, à Burie, au domaine de Montigny, comme il portait beau. La photo date de 1905.

En plus, il faisait croire à ses conquêtes qu'il était stérile, ce qui, bien entendu, était faux, sans cela je n'aurais pas pu vous conter cette histoire !

Il avait aussi une autre qualité : l'amour de son pays, la Saintonge, dont il savait exprimer l'identité, en français et surtout en patois, pour le plus grand plaisir des habitants.

Jusqu'ici, il ne s'était jamais laissé piéger. De cette histoire, il en retira un pied cassé, lorsqu'il avait dû s'enfuir en catastrophe en sautant par la fenêtre (et non par la porte de derrière comme indiqué dans la

procédure).

Je tiens cette histoire de pied cassé de ma tante Émilie, la belle-sœur du Sieur P..., qui me l'a racontée lorsque j'allais en vacances chez elle, à Biarritz. Il se promenait, me dit-elle, dans les rues de Burie en fauteuil roulant, avec une pancarte sur laquelle il avait marqué : « Ayez pitié d'un pauvre estro-pied ... ».

Il avait même fait faire une carte postale, qu'il avait adressée au Docteur Cholet, pour le remercier de l'avoir soigné. Au recto, une photo de lui avec des béquilles, une pancarte sur laquelle est écrit : « Ayez pitié d'un pôvre infirme ». On voit très bien la jambe plâtrée. Il tient à la main une casquette pour l'aumône, et son chien tient dans sa gueule un chapeau. Au verso, il écrivit un poème en patois pour le bon Docteur, qui a dû bien s'amuser en le lisant.

Et pourtant, trois ans plus tard, le Sieur P... qui était un célibataire endurci se fit piéger. Le 11 juin 1914 il épousa une jeune fille de Burie, qui deviendra ma grand-mère, Léoncia Picauron. Et deux mois plus tard, le 6 août 1914, naîtra Suzanne, ma mère : ils avaient célébré Pâques avant les Rameaux ...

Car le sieur P... était Évariste Poitevin, plus connu en Saintonge sous le nom de Goulebenéze. Mais vous l'aviez deviné ...



Expressions du patois saintongeais : O-l'êt ine tête de sot

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Vous avez été nombreux à aimer, dans le numéro précédent, les expressions tirées des ouvrages de Raymond Doussinet relatives à « Pâques avant les Ramiâs ». En voici d'autres concernant une espèce qui, malheureusement, devient de plus nombreuse dans le monde, surtout avec le développement des réseaux sociaux sur internet : les sots. Reportez-vous au dessin de Jean-Claude Lucazeau en page de couverture ... Le patois saintongeais ne manque pas d'expressions toutes en finesse pour porter un jugement sur eux.

Il y a plusieurs catégories de sots. Il y a d'abord ceux qui sont plus bêtes que méchants. On les appelle **sotrâs, sotirelles, têtes d'ouëille, sabiâs, jhocrisses** et j'en passe. Parmi eux, il faut le reconnaître, il y en a qui sont à la fois bêtes et méchants, qui vont même jusqu'à assassiner des personnes parce qu'elles ne pensent pas comme eux.

Et il y a ceux qui sont des nigauds, des innocents, on pourrait les appeler les idiots du village. Ce sont les **bade-bets**, ou **goules réjhouies**, des **nigaudins**. Des **paur' innocents** (pauvres benets) ou **paur' patirâ** (pauvres souffre-douleur), des **rit-aux-mouches** et des **sot-à-piaisit**.

En Saintonge nous avons les histoires de Jhean le sot, le héros de contes populaires, qui est à la fois balourd et bête.

Le Saintongeais dira rarement de quelqu'un : o-l'êt in sot. C'est trop direct, il préfère le plus souvent avoir recours à des formules pleines d'ironie, bien dans l'esprit de notre langue.

Il dira par exemple : **thieû gê, i-l'êt pâ deux cot trop fin**, ou encore **i-l'êt pâ pu futé qu'o faut** ou bien **i-l' at ine éreugne dan l' calâ** (il a une araignée dans la tête). En français on dirait tout simplement : c'est un imbécile.

Et **quant on ét sot, o-l'êt peur longtemps**, ce qui signifie qu'il n'y a pas de remède, on reste sot toute sa vie. Car **la gueurne de sot ét la meûx essamée** (la graine de sot est la plus répandue). Et **à force de fêre l'âne, n'on finit peur n'en d'venit in**.

À Brévilles il paraît qu'on disait : **in sot et li, o fait la paire !** Ou bien : **o-l'êt pâ la mouétié d'in sot** (ce qui signifie que c'est un sot entier).

Pierre Bouyé, dit Zivat d' bon thieur, a utilisé cette expression que j'aime beaucoup : **tous les matins, i thiulote in sot !** (tous les matins, il habille un sot, quand il enfle son pantalon).

D'un pauvre innocent, on dira : **i-l'at pâ volé le Saint-Asprit**. Et aussi : **i qu'neût pâ son pé gauche de sa main drête** (il ne reconnaît pas son pied gauche de sa main droite). Le Docteur Jean, dans la Mérine à Nastasie, écrit : **la mouche thyi l' pique a maî d' tort que li** (la mouche qui le pique a plus de malice que lui).

S'il avance la mine réjouie ou un peu ahurie : **v'là thieû paur ébobé qu'êt chét d' la lune** (voilà ce pauvre hébété qui est tombé de la lune). On ajoutera : **bade la goule Colas, t'aras de l'alise** ou **le Saint-Asprit chéra d'dans**. L'alise c'est de la galette.

Et le nigaud s'expose aux pires déboires afin d'éviter un petit ennui : **i semb' Gribouille, qui s' saque dans l'ève quant o mouille** (il ressemble à Gribouille, que se jette dans l'eau quand il pleut). S'il est un balourd, incapable de soutenir une conversation : **i peut pâ acouter et comprendre à la fouès** (il ne peut pas écouter et comprendre en même temps).

Mais attention, le nigaud peut vous surprendre. Si on lui dit **t'ê pâ aussi sot coume t'en ât l'âr**, il peut vous répondre : **o-l'êt tout jhuste la différence enteur nous aûte deux !**

Quand le sot est monté sur un cheval : **v'là la bête montée su l'animau**. Et s'il est avec son âne, **i fazant ine boune paire d'émits**.

Lorsqu'il arrive à la croisée des chemins et qu'il ne sait pas où aller : **qu'i passe peur où i veurat, i pass'rat teurjhou peur in sot !** Dans cette dernière expression il y a un jeu de mots avec « passer peur », qui signifie à la fois « passer par » et « passer pour ».

Mais le sot peut être riche, ou le riche peut être sot, peu importe. En ce cas, notre paysan saintongeais a des formules qui font mouche : **quant les riches sont sot, i zou rasant !**

Et s'il a peu d'esprit, sauf celui qui est dans ses chais de cognac : **de l'asprit, cheû li, o n'en at que dans ses tiarçons** (de l'esprit, chez lui, il n'y en a que dans ses tonneaux).

Le Saintongeais aime bien parler par comparaison. **Thieû biton, i-l'êt sot coume ine piche** (cet homme, il est sot comme une cruche). Ou **i n'a pâ maî d'asprit qu'o n'at ine pibole** (il n'a pas plus d'esprit qu'une coccinelle, on dirait en français qu'une linotte). Dans la Mérine à Nastasie, le Docteur Jean fait dire à la mérine : **i-l'êt pu sot qu' la baurrique à Matrat** (l'origine de l'expression est perdue depuis longtemps). Enfin une expression qu'on entend souvent, même de nos jours : **i-l'êt fin coume dau poél d'âne** (quand on sait que le poil d'âne est plutôt dur et rêche).

Vous voyez que le Saintongeais a beaucoup d'humour, et qu'il est loin d'avoir une tête de sot. On dit : **i-l'a oub'yié d'ête sot !**

Mais rassurez-vous, bonnes gens, car **in sot qu'ê sot et qui zou sait ét point trop sot peur in sot, mais o-l'at reun de pu sot qu'in sot qu'êt sot et qui créat pâ d'ête sot !**

Donc, tout n'est pas perdu !

Le Circuit des remparts d'Angoulême Goulebenéze



C'est en 1939 que fut créée la course automobile autour des remparts d'Angoulême. En 2019, à l'occasion du 80^{ème} anniversaire, Jean-Luc Fournier a raconté dans un livre, avec de nombreuses photos, l'histoire de cette course.

Malheureusement, en 2020, à la suite des problèmes liés à la COVID 19, la course, qui devait se dérouler en septembre, fut annulée.

En 1951, un an avant sa mort, Goulebenéze a assisté au spectacle, et en a fait une chanson, parue dans la Nouvelle République de Bordeaux et du Sud-Ouest, dans les « Histouères de la pibole », sur l'air du « Bal de l'hôtel de ville ».

1

L'aut' j'hour coum' o fazait pas biâ,
Veulant sortit quand même
Et que jh'avions livré nout' viâ,
Furons n'à Angoleime !
Montirons dans l' car
A thyeu gâs d'Oscar
Moué et peux ma bourjhouèze :
Car piein coum' in oeut
Et debout tous deux
N'on fouit coum' ine élouèze !

2

Jh'emportions prr' fair' marandon
Et pas fair' de dépense
Tout ce qu'o faut dans nout' bout'llion
Qu'était piein jhusqu'à l'anse :
In poulet farci
Et six oeut durcis
Dau graton, dau cagouilles,
Trouè litr's de vin bian
Prr' fair' passer l'temps,
In feurmajhe, ine andouille !

3

A Angoleime en arrivant
Prr' pas payer nous piaces,
Jh'allirons chez l' cousin Feumand
Qui reiss' su la piace
I dissit : « Z'enfants,
O l'était l' moument,
Chez nous o l'est piein d' monde,
Montez dans l' gueurnier
O ya-t-in loubier
Et vous vouérez la ronde ! »

4

Jh'étiens tout d'bout sur nos z'ortails,
O nous copait les rales
En bas jh' vouèyions tout thyeu drigaill
Su les remparts qui d'valle.
I l'étiand d' corpet
O fazait des pét,
On arait dit l' tonnerre !
O y avait in gâs
Qui s' corbaît si bas
Qu'i raballait la terre !

5

Vouèyant d' la magnièr' qu'o tôrnait
Jh'ai dont dit à Anjhèle :
« Coumenc' d'êtr' l'heur' de déjhûné,
O me fout la piatrelle ! »
Jh'ons r'marcié Feumand
Prr' le déranjh'ment
(Sans toucher à nout' bourse)
Et jh'avons r'parti
Sans s'ment savouèr qui
Avait gagné la course !

Élouèze : éclair.
Marandon : collation.

Loubier : lucarne.
Rales : jambes.

Drigaill : désordre.
D' corpet : accroupis.
Piatrelle : faim, fringale.

Un peu de vocabulaire

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Français

Patois

Châgne	Chêne
Châgnon	Châgnon dau cou : nuque, occiput
Chail	Caillou
Chaintre	Partie non cultivée laissée au bout des champs pour tourner la charrue (Musset)
Chaire	Chaise
Chaleuil ou cadeuil	Petite lampe à huile faite d'une cupule portant une ou deux mèches, avec un crochet qui permettait de la suspendre. On utilisait surtout de l'heûle de calâs (huile de noix)
Chaliner	Chauffer, faire un temps orageux
Champissoux	Variable, fantasque
Chancre	Crabe
Charcoî ou charcoué	Carcasse, corps
Chat-foin	Fouine
Chaudin	Estomac, panse de porc ... ou de chrétien
Chaum'nit	Rassis, moisi : pain chaum'nit
Chaurir	Sourire
Chavaillon (ou cavaillon)	Tirer les chavaillons : enlever avec une houe (ou un truan à trois pions) les mauvaises herbes autour des ceps de vigne
Chenassier	Débauché, coureur de femmes. Vient de "chenasser" : se dit d'un chien qui poursuit une chienne pour s'accoupler
Chère ou cherre	Tomber, choir
Chétel	Cheptel
Chéti	Malicieux, méchant. In drôle chéti est un enfant malicieux qui fait des bêtises (coum' tous les drôles). Mais si l'on dit d'un adulte : thièl' houme o-l'êt in chéti, cela signifie qu'il est méchant et qu'il faut s'en méfier
Cilugein	Chirurgien, docteur
Claviâ	Hameçon
Cochille	Coquille
Coïbine	Feire la coïbine (ou le cadrou) : faire triste mine (Musset). Du côté de Châteauneuf, faire le cadrou signifie « s'effondrer » : queu mazureau a fait l'cadrou, i s'est ébouillé
Coie	Gourde creusée dans une coloquinte. Douner ine boune bise à la coi : caresser la bouteille et en vider une bonne partie
Copé	Coopérative, épicerie
Corpeugnon ou corpignon	Croupion. A torse dau corpeugnon : elle marche en ondulant des hanches
Cosson	Ver dans le bois
Cot	Coup. En des cots : parfois. Bouère in cot
Cothiue	Cigüe
Cotyons ou cot'llons	Cotillons
Coui	Se dit d'un œuf gâté (ine eû coui)
Course	Rivière
Coutiâ	Couteau (Voir goudrelle : mauvais couteau)
Couvrailles	Période des semailles d'automne, et travaux faits pendant cette période
Crassou	Avare. Voir la pièce du Docteur Jean "Le crassou"
Croisée	Fenêtre
Crôs	Favoris aux joues, taches de vin aux lèvres, moustache
Dagoter	Sauter, remuer, produire des douleurs aigües (provenant de "dague")
Dail	Faux (instrument à faucher). Battre son dail : mourir. Tu t' mouches pas avec in dail : tu ne te refuses rien
Dalter	Planer, se débattre en haletant

Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoël)

Kétoukolé n° 73



Thiël engin de torture o l'é in **cope rutabagas, voire in cope navias**.

Guy Bernard Responsable des amis du musée de Clion sur Seugne nous le confirme dans le mot d'écrit ci-après :

« Le kétoukolé en question : O s'rait in ghenre d'outil per copé dé navias ou ben dé p'tit rutabaga ou encoère de joutes rabe. Jh'en avons in coubye de thiellés acrie thy sont jholiment gormande dé bout dé douét.

En actionnant le coté mobile qui est tranchant à l'aide de la poignée on fait des tranches de l'épaisseur de l'intervalle des lames fixes et crantées et des autres lames mobiles et lisses.

Dan thieu temps là o y avait pas d'inspecteur per bireuillé lé carter de protection mais avec thieu l'outil o y avait p'téte de la viande avec lé léggyume.

Aute chouse, la tole de darriere sarvait d'butée per pas fére dé morcia pu épais.

O peut ete su q'ine pianche au d'sus ine bassée ou su in billot teurjou per réthiupéré lé mourcia ».

Jean-Jacques Bonnin d'Angoulême, fidèle au Kétoukolé, trouve la photo de ce même engin dans le diaporama d'un musée qu'il a lui même visité auparavant "ferme usine taillanderie de Nan Sous Sainte Anne 25330", et en profite pour nous en faire la promotion (voir les sites ci-après) :

<http://www.cancoillotte.net/spip.php?article832> (diaporama)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Taillanderie_de_Nans-sous-Sainte-Anne

« La ferme usine taillanderie de Nan Sous Sainte Anne (prés de la résurgence spectaculaire du Lizon, sous affluent du Doubs), à environ 50 km de Besançon, a cessé ses activités en 1969. Classée monument historique en 1984, un musée y a été aménagé, les installations (martinets, soufflets etc.) sont conservées en bon état.

On, peut en particulier admirer une exposition de toutes les étapes de la fabrication d'une faux (ce qui était la spécialité de l'usine), depuis le petit lopin d'acier d'environ 15/20 cm, jusqu' au « dail » terminé et prêt à être emmanché.

À la fin de la visite, le guide présente un certain nombre d'outils qui étaient fabriqués dans l'usine, dont il faut deviner le nom et l'usage... Pour les « amateurs », la visite vaut vraiment le détour ».

Guy Nicolle de Saint Yrieix sur Charente, qui dit avoir passé sa jeunesse à Montpellier de Médillan pense qu'il s'agit d'un hachoir à betteraves ou plus largement d'un coupe racines.

Alain Négret de Pouliguen (44), papa de la bien connue Cécile, poète, fait une tentative de réponse, puis finalement renonce pour cause d'une impression pas assez nette, et finalement donne sa langue au chat. Néanmoins il a participé et votre serviteur Kétoukolé Jhoël ne demande que ça.

Pour compléter cette réponse, Jhoël vous joint les photos de deux autres copes quelque chose de sa collection, à savoir un cope ortijhes (orties) et un cope racines (joutes, betteraves ...).



Coupe orties



Coupe racines

Kétoukolé n° 74



Partie articulée



vue de coté



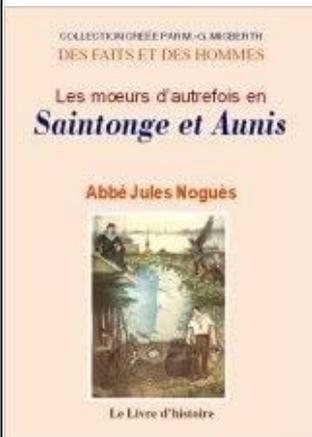
Vue de dessus

Kétoukolé , nom et usage ?

Vos réponses adressées à joel.lamiraud@free.fr

Un livre à vous conseiller Michelle Peyssonneaux

LES MOEURS D'AUTREFOIS EN SAINTONGE ET EN AUNIS - Abbé Jules Noguès
Un best-seller datant de 1891 et sans cesse réédité



Ce livre est né d'une inquiétude. A la fin du XIX^{ème} siècle, le bon abbé Noguès, curé de Dampierre-sur-Boutonne, craignait que les usages et coutumes que pratiquaient ses ouailles ne viennent à disparaître devant l'avancée du progrès. Il prit donc à cœur de les répertorier dans un petit livre qui lui valut sur le moment beaucoup de critiques mais connu par la suite un grand succès au point d'être à peu près constamment réédité depuis.

De ces coutumes, superstitions, remèdes bizarres qui avaient cours dans les campagnes, le prêtre s'étonne et parfois se moque. Tout en les regardant avec une indulgence toute paternelle, il les commente en homme cultivé, à coup de citations de Virgile, de La Fontaine ou de Molière.

Certainement les plus connus, les rites liés aux noces, sont souvent surprenants. Ainsi, la mariée devait se dépêcher de mettre un coin de son tablier sur les marches de l'autel afin que son mari s'agenouille dessus. Ceci afin d'éviter qu'un sorcier ou quiconque réussisse à lui *nouer l'aiguillette*, ce qui était la grande crainte. Conduite ensuite près du foyer de sa nouvelle maison, la jeune femme s'entendait dire par les parents de son époux : « *C'est ici, ma fille que tu dois vivre et mourir* ». Les mariages disproportionnés (par exemple, lorsque la différence d'âge était trop grande), étaient salués par un *charivari* où entraient en jeu

différents ustensiles sur lesquels on tapait à tours de bras. *Charivari* aussi pour l'homme qui se laissait battre par sa femme. (Le contraire ne faisait apparemment réagir personne !)

Toutes les étapes de la vie, naissance, mariage, décès étaient ainsi l'occasion de donner cours à différents rites plus ou moins pittoresques. Que vienne la maladie, en l'absence de remèdes semblables aux nôtres, les recours ne manquaient pas. Ainsi, pour guérir les verrues, il suffisait de leur dire *bonjour* le matin et *bonsoir* le soir pendant les quarante jours du Carême. Les remèdes s'appliquaient aussi naturellement aux animaux : pour immuniser ses brebis, préservées du loup par des incantations préférées après avoir mis son *coiffis* à l'envers, la bergère devait attacher au cou de chacune un petit bouquet de feuilles de noyer...

Cette plongée dans les anciens usages nous promène de surprise en surprise. Décidément, notre vie est aujourd'hui bien fade. Si l'on désire mettre un peu de la fantaisie d'autrefois dans le prochain Noël, commençons par baptiser *la cosse de Nau* avec du sel ou du vin avant de la mettre dans la cheminée et, pour devenir riche, n'omettons surtout pas de manger des *cagouilles* au réveillon !

Les mœurs d'autrefois en Saintonge et en Aunis – Abbé Jules Noguès
En vente en librairie ou sur Internet. Prix selon les éditions

Elle est belle, ma ville, la nuit !

Cécile Négret



Photo : Alain Négret

Je me souviens des soirs d'été, au temps de mes jeunes années, quand nous dansions au petit bois pour le quatorze juillet ... Comme il était délicieux de sentir l'air caresser langoureusement nos joues lilas et nos bras nus ! Au-dessus de nos têtes élégamment coiffées, les palmes rousses des marronniers, fascinées par l'éminent talent de l'accordéoniste, crépitaient d'exaltation dès les premières notes. Aujourd'hui, dans ce théâtre à ciel ouvert qui vit s'user tant de jolis souliers, il ne reste plus qu'une terre, résolument éteinte, dont seuls les vieux amants nourrissent les secrets. Les bals ont laissé place aux salles oppressantes et moites, et les mines enjouées sont désormais fermées. Nul ne converse en ces lieux ternes repus de musique sans âme, où les rebutants fumigènes se mêlent aux vapeurs d'alcool, déguisant la médiocrité en euphorie.

Ah elle est belle, ma ville, la nuit !

Tout a changé dans l'attitude citadine. En sa demeure comme au volant, chacun se pelotonne et les alarmes veillent à chasser l'imprudent qui tenterait de se glisser. Le danger rôde au coin des rues tel un loup famélique à l'issue de l'hiver, prêt à bondir au moindre écart de vigilance. Agressions, cambriolages, dégradations, sont ancrés dans le paysage, semant l'effroi dans les esprits. Même à la belle saison, l'enfant qui jouait au jardin s'éclipse à l'heure où le soleil se meurt. L'ancien fuit les sombres passages où règne en maître la menace. Loin est le temps où l'on pouvait flâner sur le rivage, aux côtés de sa dulcinée, pour écouter les vagues se fendre contre les falaises ! Les hommes vivent en reclus car la sérénité n'est plus.

Ah elle est belle, ma ville, la nuit !

S'aventurer dehors, ne serait-ce que pour admirer le panorama céleste, a perdu toute poésie car en levant les yeux, quel triste constat nous assaille ? Le crépuscule est permanent... Jadis, des myriades de poussières d'or, étincelantes de beauté, parsemaient la voûte d'ébène. A présent, l'espace lointain est flou, confus, victime de la pollution lumineuse. Nos artères sont hérissées de lampadaires et les phares cinglants des autos éblouissent les animaux qui viennent se jeter sous nos roues. Ces éclairages artificiels créent un halo dans l'atmosphère, laissant à peine entrevoir un croissant de lune blafard. Pour couronner cet affligeant spectacle, les rejets des usines nous enrobent d'un manteau gris malodorant, ruinant nos bronches à petit feu. Les moteurs ronflent, les klaxons hurlent et les pneus crissent. L'évidence est tragique : l'air pur et la quiétude appartiennent au passé.

Ah elle est belle, ma ville, la nuit !

Ce matin, je fais mes bagages. Je m'enfuis vers d'autres contrées, plus tendres, plus vastes, où seule l'herbe est folle ! La ville m'a rendue terne, aveugle et sourde, mais comme mon cœur, lui, bat toujours, je vais l'offrir à l'horizon sans fin, celui des terres de Saintonge et d'Aunis, berceau de mes ancêtres aux prairies vivifiantes et douces. Là-bas, j'épouserai la véritable essence des fleurs et le silence, joyau inestimable, que seules les cloches d'une église âgée bousculeront parfois pour me relier au temps.

Ah i s'ra biâ, mon villajhe, la neut !

Babeluches et beurnuzons

Jean-Jacques Bonnin a décortiqué les articles parus dans le dernier Boutillon. Voici un extrait de ses remarques qui sont, comme d'habitude, pleines de bon sens et comportent une bonne dose d'humour.

Toponymes liés aux mégalithes

Intéressante cette rubrique ... qui illustre de façon parfaite le sectarisme iconoclaste qui a présidé au développement de la religion chrétienne puis l'indifférence à certains témoignages du passé. Il faut y ajouter la destruction quasi systématique de tous les édifices religieux antiques, les dieux de l'Olympe ayant pris leur retraite (je me pose la question étant en principe immortels, ont-ils un EHPAD particulier ?).

Et l'on ne cesse d'évoquer les vandales qui détruisirent nombre d'édifices religieux au cours de la Révolution. J'ai entendu un jour l'archiviste diocésain, en outre curé d'une petite paroisse, expliquer doctement que les chrétiens, en détruisant les monuments antiques et les bourgeois bien pensants, acquéreurs de biens nationaux, avaient, bien plus que les révolutionnaires, fait acte de vandalisme.

Les fanatismes, qu'ils soient d'origine religieuse ou idéologique font de toute façon le malheur de l'humanité

Faut-il interdire la chanson de Goulebenéze ?

Je trouve cette polémique et ces désirs d'interdits parfaitement ridicules, je crains hélas que ça ne fasse pas avancer d'un cheveu la lutte contre les racismes, si ça ne s'avère anti productif.

Il existait une maroquinerie « Au Nègre » à Angoulême, je ne pense pas qu'il y ait eu beaucoup d'angoumoisins qui aient eu une pensée raciste en passant devant ce magasin. Comment aurait-il fallu l'appeler ? À l'Homme de Couleur ? Ce qui est doublement ridicule, le noir n'étant pas une couleur.

L'intention n'est pas dans le mot mais dans l'esprit de celui qui le prononce. Je me souviens, au cours de la journée « portes ouvertes » de notre centre aéré, d'avoir observé une mémé qui admirait les installations et le cadre dont ses petits enfants avaient bénéficié. Découvrant nos camarades martiniquaises qui arrivaient avec leurs groupes d'enfants, elle s'est écriée, enthousiasmée « Y a même des négrotes ! » et ça n'avait rien de raciste ni de péjoratif. Par contre les pubs du style Banania, j'approuve leur disparition.

Mais, même si on n'en est pas plus fier pour autant ça fait partie de notre histoire, et celle des croisades, en Palestine, en terre d'Oc ou en Chine ne sont pas plus honorables. Faudrait-il déboulonner également la statue de Louis IX et de saint Dominique nique nique ?

Plagiant Michel Rocard, je dirais : « On ne peut pas porter tous les fardeaux de l'histoire, mais il faut en prendre notre part » (avec modération). Je me souviens aussi de ce groupe qui s'était baptisé « les Négresses Vertes », des écolos sans doute, à l'époque ça n'avait pas fait de vagues. Et thielles drôlesses qui s'graliant la piâ, coument qu'est tou qu'o faudrait les appeler ?

Jeanine Martin (la cousine Jheanine de Joël Lamiraud) tient à peu près le même langage :

Comme vous j'apprécie très modérément les polémiques ... mais de là à tomber dans des excès concernant des textes, des films ou des œuvres d'art du temps passé, reflets historiques d'une époque, d'un mode de vie et des difficultés humaines, un témoignage, une mémoire des souffrances des peuples, il y a une limite...!

J'ai en mémoire la statue de Goulebenèze peinte en rouge dans le parc, près de l'ancien stade de foot à Matha, quelle tristesse toutes ces dégradations !

Histouère du temps des fauches

O l'est du jholi, ma foé ! O l'est pas cclassé X d'hasard ? Ça m'a aussi rappelé un dessin humoristique où l'on voit un couple de gens de la ville s'extasiant devant une famille rurale nombreuse comme il y en avait tant : le père, petit bonhomme râblé, à la moustache avantageuse, la mère bien « corporée », le dernier né dans les bras, et les enfants alignés, la petite avant dernière, les doigts dans le nez, tenant la main de l'antépénultième sœur.

Et la belle madame de s'exclamer :

- Qu'ils sont beaux ces enfants ! Et tous du même lit ?

- Et oui, madame, sauf le premier, il est de la botte de foin

J'avais lu une autre histoire, dans la même veine, du même auteur, et pas piquée des vers, où il était question d'alluchons et d'engrenages qui s'emboîtaient à merveille. Vous devez certainement connaître.

Quelques alexandrins de circonstance

En effet beaucoup de mots ont changé de sens, ce qui fait qu'un terme qui semble scabreux ne l'était pas il y a quelques lustres, « et lycée de Versailles », comme aurait dit Maurice Bireau. Je viens justement de lire un article intéressant à ce sujet, avec quelques citations dans le « Dictionnaire Amoureux de la Langue Française » de Jean Loup Chiflet.

Exemple : « *S'il est des préservatifs contre l'amour, seule l'amitié peut les donner* ». (Madame de Genlis 1746/1830)
Et au contraire, sens ancien : « *Bruce et Blanche ont bricolé (fait la beste à deux dos) dans le salon tout l'après midi* ».

Un peu de vocabulaire

À propos du bourgeois (ou du noble) (le cochon) on peut faire un assassin, mais quand on n'est pas trop nombreux, économe ou frugal, on peut se contenter de tuer une moitié de goret !

Le bourgnon a son pendant féminin la bourgne, qui servait à « serrer » des prunes sèches par exemple, ou toute autres denrées. J'ai aussi entendu employer le mot bournat pour désigner une ruche.

La bouzine désignait également la cornemuse en Charente, concurrentement avec la veuze. Francis Michaud jouait de la veuze dans le groupe « Bouillon Blanc ». La veuze a donné l'adjectif éveuzé, synonyme d'ébouillé, achali, comme une cornemuse dégonflée.

Il existe aussi le verbe bouziner, équivalent de couniller. « Qu'est tou qu'tu bouzines mon pau'drôle ? »

Bran : faire l'âne pour avoir du bran.

Bromer : « On aurait dit un boeu qui brome » (en parlant de Vieulle, queu chanteur qu'était sorti dau couté d'Saujhon, Hérodiade aux arènes).

La mouéssouneuse-batteuse

C'était l'époque de l'arrivée des moissonneuses-batteuses, ce qui allait entrainer la disparition de tout le folklore lié au battage à la machine.

Un ancien parent d'élèves me déclarait, lui, que la moissonneuse batteuse et la télé avaient tué la solidarité dans les campagnes.

Le mât phallique

Notre ami Jean-Jacques n'a pas réagi à cet article de François Julien-Labruyère, ce qui m'a beaucoup étonné. Aurait-il sauté la page ? Serait-il devenu « prude », tout à coup ? Heureusement plusieurs lectrices nous ont fait part de leurs remarques sur cet évènement.

Voici ce que nous dit Anne :

J'ai eu la chance d'aller à un mariage de ce genre. Le mariage le samedi, dimanche on est allé couper un sapin dans la forêt : grande partie de rigolade. De retour à la maison on a replanté le sapin avec en son faite un cercle en fer où sont accrochés des ballons de baudruche pleins d'eau ou de farine. Les invités prennent une petite carabine et tirent dans les ballons, les mariés étant dessous, hilarants, et donc 2 bouteilles sont enterrées au pied jusqu'à la naissance du premier bébé.

Et Jocelyne ajoute :

Le mariage de ma sœur s'est fait comme ça. J'étais demoiselle d'honneur c'est à moi qu'est revenu l'honneur (enfin si on veut) de tirer sur les ballons, aidé par le garçon d'honneur. Et pour le baptême de leur premier enfant les bouteilles ont été déterrées et partagées.

Patricia :

Merci de nous donner les explications sur nos traditions. St Sigismont c'est à côté de chez moi et j'adore ce charmant petit village !

À paraître très prochainement

Les petites encyclopédies

de A à Z
LES BORDERIES DISCRÈTES ET MÉCONNUES
VIGNOBLES, PAYSAGES, PATRIMOINES

Cette enclave au nord de Cognac correspond depuis 1938 au plus petit des six crus de Cognac. C'est avec la vigne que les Borderies ont su développer et maintenir une belle et forte identité viticole. Ce qui semble bien caractériser ce territoire, c'est à la fois la variété de ses paysages et leur composition faite de douceur et d'intimité. À l'ordonnance régulière d'un vignoble omniprésent, se superpose la permanence de coteaux adoucis, de vallons secrets et de modestes boqueteaux. L'ensemble est tapissé de prairies, de clairières enclavées dans de magnifiques futaies où dominent le chêne et le châtaignier. Dans les fonds, coulent la paisible Antenne et de modestes ruisseaux alimentés par de belles sources qui jaillissent çà et là. Au bout des chemins blancs, derrière l'écran d'un bouquet d'arbres, se laisse deviner le mur chaulé d'une demeure au toit couleur de feu. Laissez-vous guider par ces haies arbutives sinueuses et ces murs de pierre sèche, gardiens de bien des secrets.

Cette Petite encyclopédie consacrée aux Borderies est conçue comme les précédentes - *Talment-sur-Gironde et ses environs*, *La Grande Champagne au cœur du cognac*, *Le Soudre dévoilé*... - un abécédaire réunissant des articles classés de A à Z, complété par des cahiers spéciaux où des chroniques, des entretiens, des portraits approfondissent certains sujets abordés dans la première partie.

LES BORDERIES DISCRÈTES ET MÉCONNUES — Vignobles, paysages, patrimoines

de A à Z
LES BORDERIES DISCRÈTES ET MÉCONNUES
VIGNOBLES, PAYSAGES, PATRIMOINES

Sous la direction de Michel Guillard
Avec la participation de Françoise Argod-Dutard,
Michel Adam, Sébastien Julliard

INVENTAIRE des borderies

30 €

INVENTAIRE des borderies

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maît' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>